

89^e ANNÉE • N° 4297

LE

22 FÉVRIER 1945

MONDE ILLUSTRÉ



JOUKOV

FP 9

DE STALINGRAD A BERLIN

FP 9

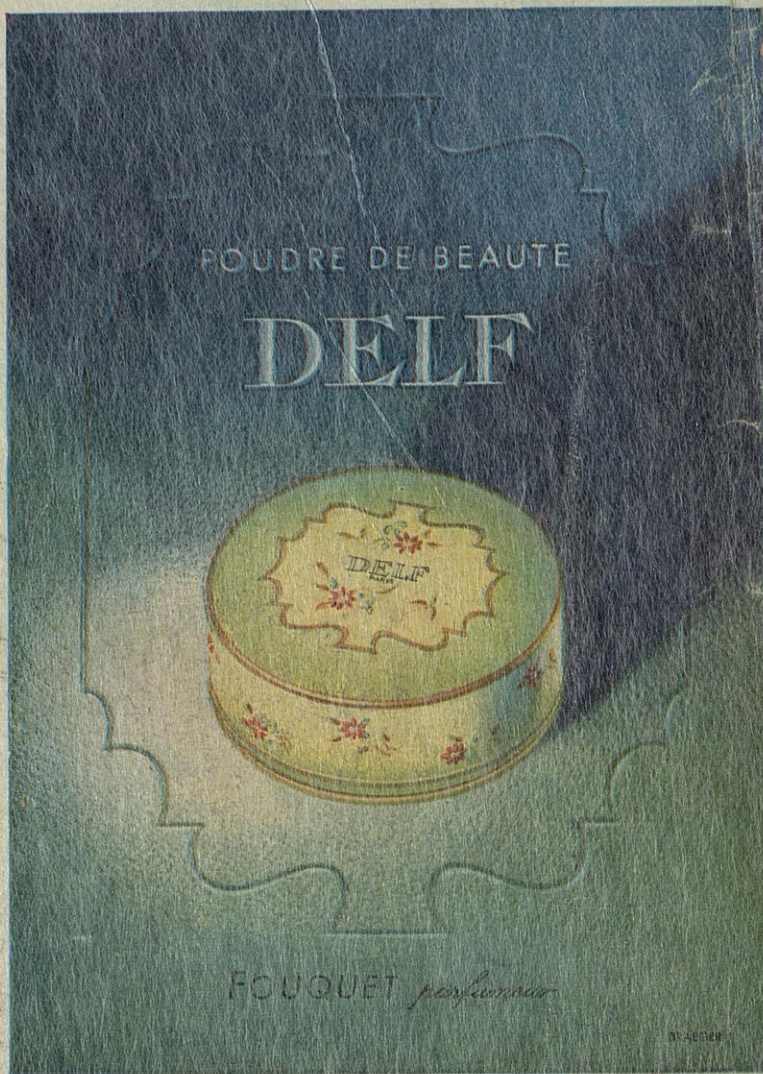
PRIX

30

FRANC

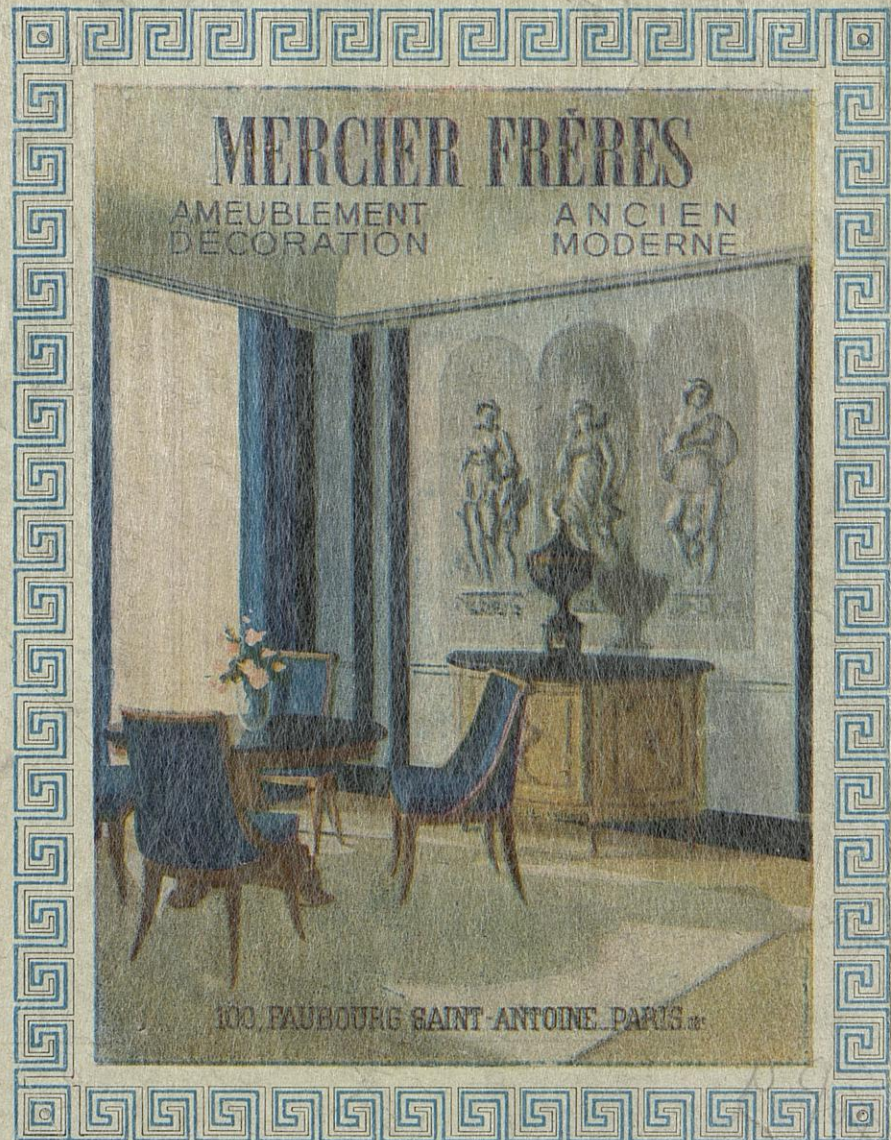


RIVAL, PARFUMEUR, 35, RUE MARBEUF, PARIS



Edacoto

USINES : 104, BOUL. ARAGO, PARIS ET ORLÉANS



LE MONDE ILLUSTRÉ

89^e ANNÉE - N° 4297

22 FÉVRIER 1945

LE MONDE ILLUSTRÉ reparait. Quatre années de silence délibéré ont permis à notre publication d'affirmer son hostilité et son mépris à l'occupant. La dignité commandait cette attitude, le respect de l'homme dictait notre devoir ; la raison, l'implacable raison voulait ce refus.

Mais il y a plus encore. Le pur amour de la France, le pieux souvenir de nos morts, le long enchaînement des épreuves, la chevauchée lyrique de son glorieux passé faisaient une obligation à notre journal - notre vieux journal - profondément attaché à ce qui fut la grandeur de la patrie, de rompre avec l'ennemi, de dresser avec l'ensemble du pays cette barrière rebelle à toute compromission.

Nous voulons, en ouvrant ce journal, saluer le visage des purs héros qui dans la métropole et hors la métropole ont payé de leur sang et de leur vie la libération du sol sacré. Inclignons-nous devant notre vaillante armée qui, aux côtés des alliés, se couvre de gloire.

Une France nouvelle se lève issue de quatre terribles années de souffrances et de deuils. L'étranger foulait le sol national. Avec son départ la liberté renaît. C'est pour cette France que LE MONDE ILLUSTRÉ reparait.



15.000 K^{OS} D'EXPLOSIFS ALLEMANDS SAUTENT

C'est en Allemagne, près de Kesternich. Minée par le génie américain, une casemate allemande contenant 15.000 kilos d'explosifs saute au moment où l'infanterie arrive à sa hauteur. L'opérateur de Keystone ayant enregistré ce document a dit : « D'abord le ciel devint blanc, puis vira au rouge sombre ; c'est à ce moment que je pris ma photo. Puis l'enfer se déclina, tandis que des blocs de ciment et d'acier retombaient pendant plusieurs minutes, jusqu'à 500 mètres. »

LA CONFÉRENCE DE BRAZZAVILLE ET LA POLITIQUE COLONIALE DE LA FRANCE

par Paul GIACOBBI
Ministre des Colonies



NOUS voici au premier anniversaire de la Conférence de Brazzaville. C'est en effet le 30 janvier 1944 que, dans cette capitale vibrante et passionnée de l'Afrique Equatoriale française, refuge, pendant trois terribles années, de notre honneur et de notre indépendance, se réunissaient sur l'initiative et sous la présidence de mon prédécesseur, M. René Plevin, tous les Gouverneurs généraux et Gouverneurs de l'Afrique Noire et de Madagascar.

La présence du Général de Gaulle, du Gouverneur général du Congo Belge, des Consuls généraux de Grande-Bretagne et des Etats-Unis, d'une délégation importante de l'Assemblée Consultative Provisoire d'Alger et des observateurs du Gouverneur général de l'Algérie et des Résidents supérieurs de Tunisie et du Maroc, donnait à cette première séance son véritable caractère de solennité et de grandeur.

Comme le déclarait René Plevin dans son discours d'ouverture : « Elle marquait à la fois le terme et le commencement d'une étape. » Le terme, c'était celui d'une longue période d'efforts entrepris pour rassembler tous les territoires français d'outre-mer et les ramener dans la lutte contre l'ennemi ; le commencement, c'était celui du redressement de la nation en même temps que d'une politique impériale nouvelle.

Et quel plus beau symbole de la foi dans la grandeur de la France et sa mission civilisatrice que la réunion en pleine guerre, alors que tout le territoire de la métropole était encore occupé par l'ennemi, des dirigeants de son empire pour étudier en commun les problèmes non seulement économiques, mais politiques et sociaux posés par la mise en valeur de l'Afrique, le progrès humain de ses habitants et l'exercice de la souveraineté française.

Ce qui fut dit et arrêté au cours de cette conférence, la France, en son temps, ne le connut naturellement que de façon bien imparfaite par des comptes rendus fragmentaires publiés par la radio. Aujourd'hui encore, bien que cette œuvre d'information que le public est en droit d'exiger ait été entreprise et soit poursuivie sans relâche, l'opinion n'est pas encore assez précisément renseignée. Cependant, Brazzaville est déjà le symbole d'une tendance nationale qui deviendra toujours plus nette et active au fur et à mesure que, la lettre des recommandations étant mieux connue, le peuple français aura la preuve que la substance en coïncide avec ses traditions et son instinct.

Ce n'est pas ici le lieu d'analyser en détail ces recommandations qui portent successivement sur l'organisation politique de l'Empire français et l'organisation politique intérieure des colonies, sur l'organisation de la Société Indigène et la place respective des Européens et des Indigènes dans la colonisation, sur l'enseignement, le régime du travail, l'assistance et l'hygiène, sur l'industrialisation et la mise en valeur des colonies, sur la réforme douanière et administrative.

De ces recommandations, qui donnèrent lieu à des débats nourris d'expériences et de faits, certaines ont été suivies à Alger d'une exécution immédiate, d'autres ont depuis inspiré de nombreuses décisions du Gouvernement, d'autres enfin ont été, conformément aux suggestions mêmes de leurs auteurs, soumises à des experts et à des juristes, pour en préparer la mise en œuvre. Ce que je voudrais aujourd'hui, c'est faire ressortir l'origine et les fins de la politique qu'elles concrétisent et m'efforcer d'en traduire le sens universel.

Les délais d'un plan d'enseignement ou d'un plan d'hygiène sont une chose, les motifs et la conclusion de ces plans en sont une autre. Si le premier terme demeure toujours sujet à discussion, le second, tout au contraire, exprime la volonté absolue de la France.

Brazzaville a construit son système sur une notion de droit : les peuples africains (et il faut comprendre tous les peuples coloniaux) sont ni plus ni moins que les autres justifiés à prétendre qu'ils ont droit non

seulement à la vie, mais à la prospérité et à la grandeur. La hutte du pêcheur aux bords du Niger ou la case du paysan dans la forêt équatoriale ne doivent pas nous tromper : elles sont l'indice d'un retard, mais non pas d'une inhibition en face de la civilisation.

Le nombre des Africains ne nous arrête pas davantage. Ce n'est pas parce que leur pays ne connaît pas encore la densité des terres tempérées qu'ils méritent d'en être évincés ou d'y être parqués.

Tels qu'ils sont avec toutes les marques de faiblesse qu'ils offrent aux regards, les Africains n'en sont pas moins des hommes. Du fait même de leur faiblesse présente, ils appellent notre sollicitude et ils l'obtiennent. Ils ont droit à la dignité de leurs personnes et à la jouissance de leurs biens. Elles leur sont garanties par la France, comme doivent leur être garantis le respect et le progrès de la vie indigène.

Aussi, la politique de Brazzaville conclut à la nécessité de créer en Afrique des pays modernes où les races locales soient en mesure de s'épanouir aussi bien dans l'ordre physique et intellectuel que dans l'ordre économique et politique.

Les territoires de l'Afrique française au terme de cette évolution manifesteront donc une personnalité propre et la France apportera ses soins et sa diligence à hâter l'avènement d'un tel état de choses.

Ce qui est vrai de l'Afrique l'est aussi, je le répète, de tous les territoires coloniaux. Si la conférence de Brazzaville limitait sa compétence à l'espace africain, la pensée de ses membres dériverait de préceptes trop généreux pour ne pas déborder ses limites et la conscience française ne se sent à l'aise que dans un pareil universalisme.

Ainsi conçoit-on l'avenir de la communauté française comme la réunion de pays et de peuples mûrs et libres dont chacun s'intégrera d'autant plus dans l'ensemble qu'il jouira d'une initiative plus grande, le but à atteindre dans une telle conception n'étant plus pour chacun d'eux je ne sais quelle autonomie, mais l'interdépendance s'y substituant comme le témoignage d'une intention à la fois plus pratique et plus haute.

Plus pratique, car on imagine mal, dans un monde où les Petits Etats risquent déjà, dans l'intérêt général, d'être surveillés par les grands, que des États encore à naître et qui porteraient en eux le poids d'une longue faiblesse puissent sincèrement prétendre à l'exercice littéral et exclusif de la souveraineté.

Mais l'interdépendance sera aussi, pour les membres de la communauté française, le terme le plus haut qu'ils puissent s'assigner, parce qu'elle concilie en les exaltant les notions de liberté et de solidarité — chaque homme et chaque peuple consacrant cette liberté au bien commun, sans penser à s'en faire un instrument purement personnel et égoïste.

C'est cette politique que la Conférence de Brazzaville a définie. En ce moment où la France est plus consciente peut-être qu'elle ne l'avait jamais été de la valeur de son empire et des obligations qui en résultent pour elle, c'est cette politique qu'elle poursuivra dans la plénitude de sa souveraineté conformément à sa civilisation propre et sans ingérence d'un organisme collectif quelconque dans les territoires fécondés par le sang et la sueur de ses enfants.

C'est cette politique que tous les territoires français en ce qu'ils comptent d'éléments évolués et réfléchis attendent de nous et de nous seuls. Cette attente, qu'il n'est pas question de décevoir, reflète, si l'on veut bien y songer, le sentiment le plus doux que notre pays puisse éprouver après la plus terrible épreuve de son histoire.

Ne signifie-t-elle pas en effet la confiance constante des populations autochtones envers lui. Cette confiance et cette fidélité qui ne se sont jamais démenties, même lorsque la patrie semblait tombée aux abîmes, la France les avait acquises par son contact prolongé avec les Africains, les Malgaches, les Antillais, les Océaniens et les Indo-chinois. C'est avec cette confiance et cette fidélité que sera construite, sous sa forme définitive, la communauté française où se rejoindront tradition locale et civilisation métropolitaine, libre amour de la patrie propre et dévouement passionné à la patrie unie.



NOVEMBRE 42. - ENJEU D'UNE TERRIBLE BATAILLE, STALINGRAD EST DÉVORÉE PAR D'IMMENSES INCENDIES. LE 2 FÉVRIER 43, LES RUSSSES DÉLIVRERONT DÉFINITIVEMENT LA VILLE

DE STALINGRAD A BERLIN

Au seuil de l'été 1942, le haut commandement allemand, mettant à profit l'absence d'un second front en Europe, lança en Russie une offensive sur un large espace de terrain. Koursk, au nord du front d'attaque, en était la charnière. Le dessein des chefs de la Wehrmacht était d'écraser l'armée rouge et de prendre Moscou en le débordant par le sud, tout en s'assurant des richesses de la Transcaucasie qui devaient permettre à l'Allemagne de poursuivre avec de meilleures chances de succès la lutte contre l'Empire britannique et les États-Unis.

240 divisions, dont 61 provenant des armées des États vassaux, ainsi qu'un matériel considérable avaient été concentrés en vue de cette opération.

Voronéje, sur le Don, à l'est de Koursk, fut atteint rapidement ; mais la Wehrmacht ne put en déboucher. Une grande bataille s'engagea alors à l'est du Don. Les Russes, plus faibles numériquement, durent se replier au delà du fleuve, jusqu'aux abords de Stalingrad. Le 23 août, l'ennemi atteignait la Volga en un point situé un peu en aval de cette ville. Et, dès le 3 septembre, commençait la bataille, pour la possession de l'ex-Tsaritsyne.

La métropole de la basse Volga était la pièce maîtresse du plan stratégique hitlérien. C'est seulement lorsqu'ils s'en seront emparés que les Allemands pourront développer leur offensive vers le nord. Cela explique l'acharnement qu'ils mettront à la conquérir.

Hitler avait déjà annoncé au monde la prise de Stalingrad. L'armée rouge ne tenait plus dans la ville, à l'ouest de la Volga, qu'une bande de terre ne dépassant pas, par endroits, quelques centaines de mètres. Les cités ouvrières au nord de la ville, qui s'étend sur une vingtaine de kilomètres le long du fleuve, étaient conquises l'une après l'autre par les Allemands, à la suite de combats acharnés.

La bravoure, l'abnégation des défenseurs de Stalingrad se haussèrent jusqu'aux sommets de la grandeur militaire. Lorsque, après des journées d'efforts et au prix de sacrifices sanglants, l'ennemi parvenait à tourner un pâté de maisons, il s'apercevait parfois que c'était un homme seul qui, avec sa mitrailleuse, l'avait tenu si longtemps en échec...

Sur cette bande de terre léchée par la Volga où, dans une cave, le généralissime a installé son poste de commandement, des usines souterraines continuent à fonctionner pour la réparation de l'armement. Un pont dont le tablier est immergé à un mètre au-dessous de la surface des eaux — ce qui le rend invisible à l'observation aérienne ennemie — permet aux renforts et au ravitaillement venant de l'est d'atteindre la ville, la nuit.

L'Allemand, dans la cité jadis défendue par

Staline, n'atteindra jamais la Volga. A Stalingrad, c'est Joukov qui commande. Joukov, l'homme peut-être le plus aimé de l'armée rouge, en dépit de sa sévérité (au cours de la longue veillée d'armes qui précéda la guerre avec l'Allemagne, lors de ses tournées d'inspection en avion dans l'immense steppe des Khirghizes par exemple, il brisait impitoyablement les officiers coupables de négligence). Joukov qui, dans les premiers jours du mois de décembre 1941, sauva Moscou en lançant ses réserves sibériennes contre les ailes de l'ennemi, lequel se proposait de donner un pendant, à une échelle géante, à la bataille de Cannes.

La bataille de Cannes des temps modernes, c'est Joukov qui la gagnera, à Stalingrad. Le haut commandement allemand, croyant l'adversaire trop affaibli pour pouvoir passer à l'offensive, préparait les quartiers d'hiver de l'armée. La surveillance aux ailes était relâchée. Pendant ce temps, dans le secret, le commandement de l'armée rouge s'appête à rompre le dispositif adverse en attaquant, au nord-ouest et au sud-ouest de Stalingrad, les flancs des armées de von Paulus. Les difficultés résultant de la nécessité de rassembler, sans

être vu de nombreuses troupes dans la steppe découverte, sont immenses ; elles sont néanmoins surmontées.

L'offensive est déclenchée le 19 novembre. Le 23, elle a abouti à l'encerclement de 330.000 hommes de troupes d'élite, les VI^e armée et IV^e armée de chars. Tous les efforts faits de l'extérieur pour les délivrer seront vains. Les armées qui le tenteront seront écrasées l'une après l'autre. Et, le 2 février 1943, les armées du feld-maréchal von Paulus auront cessé d'exister. Les derniers survivants, 91.000 hommes, dont plus de 2.500 officiers et 24 généraux, sont faits prisonniers. Le généralissime a rendu son épée. Le butin conquis est immense...

La stratégie soviétique s'est révélée supérieure à l'hitlérienne. Moins aventureuse que celle-ci, qui induit le commandement ennemi à mettre toutes ses forces en ligne pour accroître la puissance du premier choc et le laisse sans réserves à l'heure de la bataille générale. Plus flexible aussi, et s'adaptant mieux et plus rapidement aux continus changements d'aspect de la guerre moderne.

Et c'est alors le reflux, qui ramènera les divi-



Les grandes étapes de la marche victorieuse des troupes soviétiques vers le cœur du Reich



Dans Varsovie libérée, des unités de l'armée polonaise passent sur la place centrale de la cité.

DE STALINGRAD A BERLIN (suite)

sions allemandes des rives du Terek à celles de l'Oder et au delà, sur une distance de plus de 2.000 kilomètres. Après un temps d'arrêt, elles pourront tenter encore (juillet 1943) une offensive à échelle réduite contre le saillant de Koursk ; mais cette tentative (qui coûtera à l'ennemi 3.000 chars et 1.400 avions) sera rapidement maîtrisée, et les Russes passeront bientôt à la contre-offensive.

Orel et Bielgorod sont enlevés (le 5 août). L'ennemi est contraint d'effectuer un recul massif, dit « élastique », à travers des centaines de kilomètres de steppes, jusqu'à la ligne du Dniepr. Kharkov lui est arraché le 25 août et Taganrog, sur la mer d'Azov, le 30. La décade du 14 au 25 septembre voit tomber Briansk, Novorossisk, Poltava et Smolensk. L'armée rouge achève de libérer la région du Kouban et, avant la fin du mois, elle atteint le Dniepr.

Un matériel considérable est abandonné par les Allemands dans leur retraite. Ceux-ci appliquent aux territoires qu'ils doivent lâcher sans espoir de les reconquérir jamais la théorie de la « terre brûlée » ; et ils commettent des atrocités sans nom.

La Wehrmacht n'aura pas le loisir d'organiser ses quartiers d'hiver derrière le Dniepr. Les Russes franchissent le fleuve dans plusieurs secteurs et, élargissant leur front d'attaque, ils lanceront en même temps leurs forces au sud contre Méliopol, au nord contre Nevel. Vers la fin d'octobre, une percée près de Krementchoug les amènera jusqu'aux abords du grand centre industriel de Krivoï-Rog. Dniépropétrovsk tombe. Méliopol est pris d'assaut. De cette ville, l'armée rouge pousse rapidement jusqu'aux bouches du Dniepr, isolant ainsi la Crimée, qui ne tardera pas à être nettoyée des ennemis. Le 6 novembre, Kiev, la capitale de l'Ukraine, est reconquise.

C'est en vain que von Manstein lance une violente contre-offensive, avec un grand nombre d'unités blindées. Après avoir lentement progressé en novembre, elle est brisée le mois suivant.

Dans la région des marais du Pripet, Gomel est libéré. Au fur et à mesure que la saison s'avance, cependant, la résistance allemande se fait plus acharnée, et l'avance soviétique est freinée. Mais ces quatre mois d'incessantes attaques de l'armée rouge sur un front de 2.000 kilomètres a coûté à l'ennemi 900.000 tués et 100.000 prisonniers. Le but que visait Staline est atteint.

Dans les premiers mois de l'année 1944, les armées de l'U. R. S. S. continueront d'exercer une forte pression sur les Allemands, tandis que leur commandement prépare l'offensive qui achèvera de libérer le territoire russe et portera la guerre en Pologne, ainsi que chez les États vassaux du Reich.

Cette offensive, déclenchée à la fin de



LA CHUTE DE VARSOVIE A ÉTÉ TROP RAPIDE POUR PERMETTRE A TOUS LES ALLEMANDS DE FUIR. CEUX-CI, DES "SPÉCIALISTES EN INCENDIES", N'ONT PU ÉCHAPPER AUX RUSSÉS



AU TOUR DU REICH D'ÊTRE ENVAHI. VOICI L'ARMÉE SOVIÉTIQUE OPÉRANT DANS LE SECTEUR DE KENIGSBURG DÉVALANT A MARCHÉ FORCÉE A TRAVERS LA PRUSSE

juin 1944 en direction de Riga, semble viser directement la Pologne, où les Russes pénétreraient, tout en se couvrant du côté de la Prusse Orientale. Les armées du front de Russie Blanche atteignent la frontière de cette province et la Vistule, mais elles sont arrêtées par la barrière que constituent ce fleuve et les fortifications édifiées dans la région de Suwalki et d'Augustowo.

Plus au sud, Lwow est tombé ; cependant, les forces russes qui opèrent dans cette région sont arrêtées, elles aussi, en avant d'une ligne Tarnow-Cracovie.

Modifiant alors ses plans, le commandement soviétique déclenche, le 22 août, une offensive en direction de la Roumanie que mèneront deux armées du front d'Ukraine, la II^e (maréchal Malinowski) et la III^e (maréchal Tolboukhine), agissant d'un mouvement parallèle. Le Dniestr est franchi. La II^e armée occupe Bucarest (le 30 août). La III^e, qui longe le littoral de la mer Noire, enlève Constantza.

En septembre, des unités de la II^e armée libèrent la plaine moldave et atteignent le défilé des Portes de Fer, tandis que le gros des forces s'empare du centre pétrolier de Brasov. De son côté, la III^e armée prend Sofia (le 11 septembre) et opère sa jonction en Yougoslavie avec les forces de Tito.

Les armées du Sud ont maintenant l'une et l'autre Belgrade et Budapest pour objectifs. C'est l'armée de Tolboukhine, venant du Sud-Est, qui entrera dans la capitale amie (19 octobre), après une laborieuse progression à travers les montagnes de Serbie qui l'amènera à la vallée de la Morava.

L'armée de Malinowski, elle, ayant franchi la Tisza, est allée border le Danube de Mohacs au voisinage de Budapest.

Le 12 janvier de cette année, partira des positions atteintes au cours des mois précédents, du nord-est de la Prusse Orientale aux Carpates, l'offensive la plus puissante que l'histoire des guerres ait enregistrée. Et la direction de cette offensive, destinée à donner le coup de grâce à l'Allemagne hitlérienne, a été confiée au vainqueur de Moscou et de Stalingrad.

Les causes du prodigieux redressement d'une situation qui avait pu paraître désespérée sont multiples. Elles doivent être recherchées dans l'amour d'une patrie renouée et une foi mystique dans ses destinées, dans la certitude de combattre pour une juste cause, dans un effort collectif poursuivi avec une ardeur sans défaillance. Elles sont d'ordre à la fois spirituel et matériel ; mais, de même que le corps n'est ou ne doit être que l'instrument de l'âme, elles relèvent toutes, en définitive, du spirituel.

G.-Jean REYBAZ.



Pilonnée sans relâche par les artilleurs et les aviateurs soviétiques, Tilsit est en flammes.



Et voici, parvenu sur les bords de l'Oder, Joukov, le vainqueur de Stalingrad, face à Berlin.

L'ULTIME REPAIRE

Il y a seulement quelques semaines les événements mondiaux nous laissaient prévoir une longue et tenace résistance allemande et une prolongation des hostilités sur le théâtre d'opérations européen, de plusieurs mois au moins. Aujourd'hui, avec le déclenchement de la grande offensive russe, nous avons une tout autre impression : celle d'une conclusion fiévreuse et rapide de la lutte. On peut fort bien comparer la situation d'Hitler à celle d'un malade gravement atteint, se mourant d'un mal incurable et dont les jours sont comptés. Aucun docteur au monde n'est capable de préciser avec exactitude la durée de l'agonie. Il peut s'agir de mois, de semaines, peut-être seulement de jours, s'il se produit quelque autre grave crise cardiaque comme l'actuelle offensive soviétique. Les seuls éléments qui puissent étayer le diagnostic d'un docteur sont certains facteurs dont l'enchaînement et la combinaison influencent la longueur et l'issue de la maladie. Dans le cas présent — celui du 3^e Reich d'Hitler — les facteurs déterminants de l'agonie sont plus ou moins les suivants :

- Les possibilités géographiques d'une résistance allemande ;
- Le problème des forces nécessaires pour mettre sur pied cette défense ;
- Les conditions politiques, matérielles et morales dans lesquelles ces troupes pourront continuer le combat.

Examinons le premier problème. A l'ouest, le territoire du Reich est relativement facile à défendre. Le Rhin, des montagnes comme celles du Palatinat et le Scharzwald constituent évidemment une barrière facile à tenir avec un petit nombre de divisions seulement. Bien plus favorable encore serait le front défensif allemand du sud qui, bordant la chaîne des Alpes, traverserait la vallée du Danube près de Vienne, pour se prolonger dans les Carpates, quelque part en Slovaquie. Le point crucial reste donc celui de ces vastes steppes polonaises, qui trouvent leur prolongement naturel dans la grande plaine allemande du Nord où se situent, pour une large part, les grandes villes allemandes : Berlin, Magdebourg, Hanovre, Stettin, Hambourg et beaucoup d'autres. Dans la situation actuelle, cette région vitale du Reich pourrait seulement être défendue sur la partie inférieure de l'Oder avec Stettin, Frankfurt et peut-être même Breslau comme principaux points d'appui. Ce front passerait à travers l'ouest de la Silésie, sur les chaînes sudètes, hautes d'environ 1.700 mètres, défendant ainsi la Bohême, la Moravie, et rejoignant, comme nous le voyions plus haut, la partie ouest des Carpates slovaques.

A supposer que ces possibilités de défense viennent à s'effondrer, que les armées anglo-américaines, poussant à travers la Hollande et le Nord de l'Allemagne, puissent faire leur jonction avec les forces soviétiques dans le voisinage du triangle Hambourg-Berlin-Leipzig, quelle nouvelle défense naturelle trouverait-on ? Dans cette hypothèse, les forces d'Hitler se verraient contraintes de défendre à l'est et au sud, respectivement, les Carpates et les Alpes ; à l'ouest, le Rhin et les montagnes bavaïses et, au nord, un front déterminé par les montagnes d'Allemagne centrale, le Westerwald, les Monts Rothaar, le Hartz, les Monts de Bohême et les chaînes sudètes.

Même après s'être replié sur ce second front, il resterait une troisième possibilité : prolonger la résistance symbolique du national-socialisme hitlérien dans la forteresse naturelle que constituent les formidables remparts du Tyrol, de Salzbourg et des Alpes bavaïses.

Jusqu'ici, les solutions restant à Hitler n'ont été envisagées que sous un angle purement géographique. En prenant comme point de départ le fait que le Haut Commandement allemand disposait avant le déclenchement de l'offensive soviétique d'environ 275 divisions, et que d'après certaines estimations il projetait de mettre sur pied en février 1945 60 nouvelles divisions fraîches, ces forces considérables devraient normalement suffire à assurer la protection de ces positions que la géographie impose.

Cependant, personne ne connaît le détail des événements des quelques dernières semaines, événements qui se déroulèrent entre Tannenberg et Elbing sur la côte de Prusse Orientale, entre Varsovie et Posen en Pologne centrale et entre Cracovie et Breslau au sud, où les armées soviétiques avancèrent avec la rapidité de l'éclair. Autant qu'on puisse en juger d'après les précédents, cette extrême rapidité n'est possible que lorsque la résistance ennemie est complètement désorganisée. C'est probablement quelque chose de semblable à ce qui se passa en France l'année dernière. La bataille de Falaise, la seule bataille sérieuse, qui réussit à anihiler la 7^e armée allemande, fut suffisante pour désorganiser la totalité du système défensif allemand de l'Ouest. D'autres forces, comme la 19^e Armée, qui défendait la côte méditerranéenne, ou la 1^{re} Armée disposée devant Bordeaux, durent battre en retraite dans le plus grand désordre. De grandes villes : Paris, Lyon, Amiens et beaucoup d'autres, ne purent être défendues. Le Haut Commandement hitlérien perdit contact avec les armées en campagne et fut incapable de consolider la situation avant qu'elles aient atteint les frontières mêmes du Reich.

Qu'arrive-t-il cette fois sur le front de

l'Est ? La bataille décisive se livre quelque part dans les plaines de la Vistule. Les villes qui tombent, aussi rapidement que Paris et Lyon, s'appellent maintenant Varsovie, Cracovie, Posen. Le seul facteur qui demeure inconnu est donc de savoir si le Haut Commandement allemand sera capable, comme à l'Ouest l'automne dernier, de réorganiser une fois de plus ses forces démantelées sur l'une des défenses naturelles de l'Allemagne, et si l'Armée Rouge, par un accroissement progressif des difficultés d'approvisionnement, accordera aux Allemands le temps nécessaire pour y parvenir.

Cependant, les conditions politiques et économiques à l'intérieur du périmètre éventuellement défendu ne pourraient assurer une très longue résistance. Personne en Allemagne ne peut raisonnablement croire plus longtemps au Nouvel Ordre européen d'Hitler, au III^e Reich établi pour

1.000 ans, ni même à la Victoire. Comme l'a si souvent prouvé l'Histoire, un régime de terreur est une arme qui s'émeuse progressivement. La Gestapo et les S. S. eux-mêmes, au travers de difficultés croissantes, perdront quelque jour confiance en leurs propres chefs.

D'un autre côté, il est difficile de concevoir comment le National-Socialisme pourrait maintenir une résistance économique. Le retrait de leurs armées des régions est, sud et ouest de l'Europe a privé les Allemands de leurs principales sources de matières premières. A l'heure actuelle, leurs principaux centres de production, la Ruhr et les industries silésiennes, ont été arrachés de leur étreinte.

Sans le moindre espoir de victoire, ni de paix négociée, la résistance allemande demeure toute symbolique. Plusieurs centaines de milliers de Nationaux-Socialistes fanatisés, combattant héroïquement et sans répit au cours des mois à venir, dans les plus profondes vallées alpines comme sur les sommets les plus élevés, lutteraient en vain, car ils ne pourraient modifier en rien le cours inexorable de l'histoire.

Tout ceci n'est évidemment que spéculations sur les possibilités d'une résistance allemande. Mais le moment approche certainement où le développement des événements militaires et l'allure de la défaite allemande commenceront à exercer une influence décisive sur l'avenir des relations européennes.

Les bases de départ pour la dernière grande bataille se trouvent à l'Est et à l'Ouest, sur les rives de deux grandes rivières : l'Oder et le Rhin. En dépit de ce parallèle, il y a toujours des différences vitales dans la situation. Car tandis que l'Armée Rouge dispose, en plus des forces déployées sur le front, d'une masse considérable de manœuvre permettant une offensive de grand style, il ne semble pas que ce soit le cas à l'Ouest.

Nous trouvons probablement là l'une des principales raisons qui poussèrent Rundstedt à entreprendre sa grande bataille d'hiver : empêcher que des attaques simultanées ne se produisent des deux côtés à la fois.

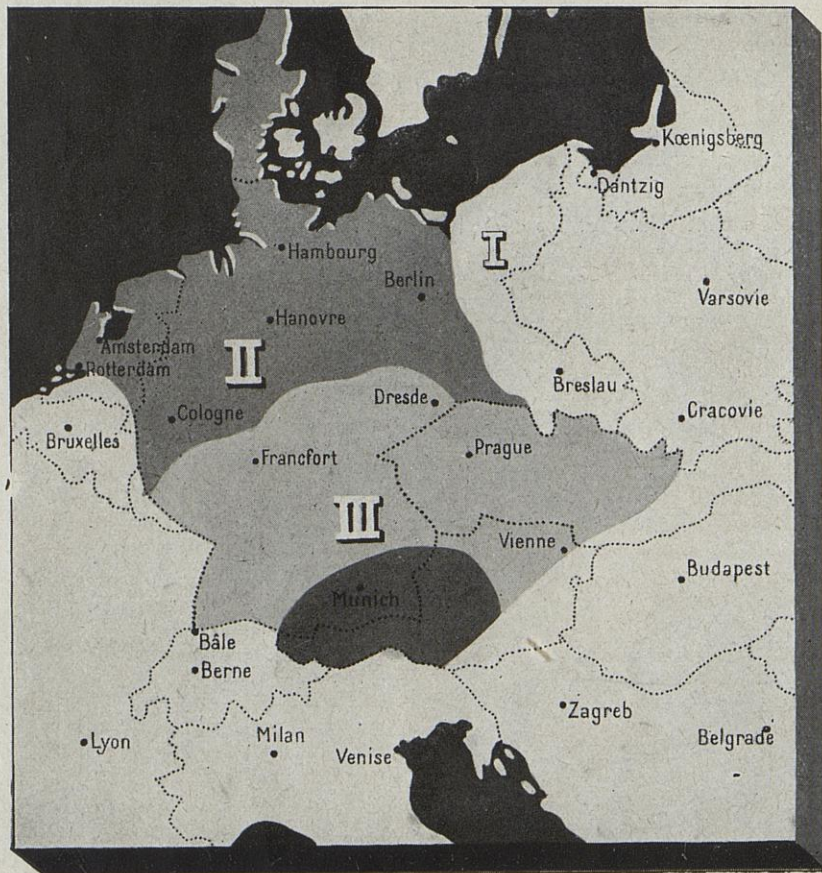
Que l'anxiété de Rundstedt, à propos d'une offensive anglo-américaine sur une grande échelle, ait été ou non justifiée, c'est une tout autre question. Obtenir une poussée à l'Ouest réclamerait une masse de manœuvre d'au moins 30 divisions alliées. Le fait qu'on ait dû opposer à l'assaut allemand dans les Ardennes des unités retirées d'autres secteurs rend évident qu'une telle réserve n'existe pas effectivement à l'Ouest.

De plus, il existe un autre facteur, entièrement nouveau et non moins important. Une opération de débarquement se présente d'une façon toute différente selon qu'elle doit aboutir à livrer bataille en rase campagne ou à mettre le siège devant une forteresse.

Dans le premier cas, le déploiement tactique de l'armée anglo-américaine fut certainement correct. Dans la seconde phase, celle de la percée et de la poursuite à travers la France et l'Allemagne, la quantité écrasante de divisions blindées appuyées par de puissantes formations aériennes a joué un rôle décisif. Il en est tout autrement, dans le troisième stade où les Alliés sont massés devant le mur de l'Ouest du Reich. Là, des divisions d'infanterie bien entraînées, renforcées par une puissante artillerie de siège, doivent tout d'abord préparer la voie aux divisions blindées, et la supériorité en équipement moderne qui s'est montrée décisive à Falaise n'a plus la même valeur effective dans ces conditions.

Du point de vue purement militaire comme du point de vue politique, la question brûlante pour le haut commandement allié est de savoir combien de temps il peut, en restant pratiquement dans l'inaction, assister passivement à l'avance ininterrompue à l'Est. La solution du problème se pose sûrement dans la disposition d'une force d'assaut de 30 divisions. Si celles-ci doivent être prélevées sur le front occidental, le problème se pose de savoir comment pouvoir tenir les secteurs les moins menacés de ce front de 500 kilomètres. Puisqu'on se plaint souvent, et en France plus qu'ailleurs, de ce qu'une part d'activité trop faible soit réservée aux Français, en voilà l'occasion. A défaut d'autres, la grande quantité d'armes et de munitions de toute espèce, capturées aux Allemands, permettrait certainement de constituer une sorte de « Home Guard » française. En quelques semaines, celle-ci serait capable de prendre à son compte d'importants secteurs du front de l'Ouest et donnerait ainsi aux divisions anglo-américaines libérées la possibilité d'une pénétration offensive dans le Reich à travers le Mur de l'Ouest qui les porterait à la rencontre de l'Armée Rouge.

Commandant F. O. MIKSCHÉ.



Les trois bastions constituant les fronts de repli successifs du Reich aux abois.



Hissées au balcon de l'hôtel de ville où le maire vient d'apparaître sous les acclamations de la foule, les trois couleurs flottent à nouveau dans Colmar libérée et en liesse.

Colmar

LE 2 février vers midi, une ville d'Alsace — la dernière grande ville française de l'Est à attendre encore sa délivrance — saluait dans une formidable explosion de joie, avec l'entrée des troupes françaises et américaines, son retour à la patrie et à la liberté : Colmar. Colmar, la cité natale de Rapp et de Bartholdi, Colmar que la 19^e armée allemande devait, selon l'ordre d'Hitler, défendre à tout prix. « Mourir ou tenir », avait proclamé le Führer. En fait, c'est presque sans coup férir, à l'issue d'une brillante offensive, que les hommes du général Delattre de Tassigny et nos alliés américains s'emparèrent de la cité. Une foule immense les attendait pour les acclamer, pavoiser et brûler derechef tout ce qui rappelait quatre années d'occupation. Sept jours plus tard, le général de Lattre de Tassigny pouvait annoncer la fin de la bataille d'Alsace. Les 10 et 11 février enfin, Mulhouse, Colmar, Strasbourg, Saverne et Metz acclamaient le général de Gaulle et dans un fol enthousiasme chantaient avec lui « la Marseillaise ».



Massés sur les trottoirs, emplissant les fenêtres et les balcons, les habitants attendent l'arrivée des forces françaises et américaines.



APRÈS QUATRE ANS DE SILENCE LA FOULE A RETROUVÉ BRUSQUEMENT LA JOIE D'ÊTRE LIBRE. ELLE CRIE, CHANTE, APPLAUDIT, COMME IVRE DE TANT DE BONHEUR

LA FRANCE, CONSCIENCE DE L'EUROPE

LE plus désuni en apparence des peuples, mais aussi le plus constant et le plus permanent. Réaliste et mystique, qui rêve les cathédrales et sculpte sur leurs stalles sa libre appréciation du monde. Patriote et international, anticlérical et chrétien, profondément anarchique et amoureux de l'autorité, tel est le peuple qu'un paradoxe étrange pousse à être la conscience de l'Europe. Peuple de synthèse, parce qu'il embrasse toutes les diversités. Vue d'exil et d'une rive étrangère, la France apparaît comme un microcosme de l'Europe. Aussi, à toutes les grandes époques où l'Europe entre en crise, la France elle-même préside à cette agitation, lui donne aussi sa signification, et lui fournit sa conclusion. C'est bien un paradoxe étrange qu'aux moments où, aux regards humains, le peuple français paraît au point le plus bas et le plus proche de sa ruine, il est en réalité au point le plus haut de sa vocation humaine. Mystérieusement, sa position parmi les nations du monde s'en ressent. Les cartes semblent revenir dans son jeu; la France se relève plus nécessaire et plus puissante que jamais. Chacun s'étonne, et les Français estiment qu'ils ne le méritent pas.

On voudrait démontrer ici qu'il n'y a pas, au sens mystique, de miracle de la France. Croire en elle, ce n'est pas entretenir un sentiment très élevé et très noble, mais basé sur de seules considérations spirituelles étrangères aux contingences du réel. C'est sentir et c'est comprendre, au sens le plus matérialiste de l'histoire, que les forces physiques, géographiques, géopolitiques qui ont façonné et déterminé le destin français restent valables. Au delà des mots apparaissent les réalités : elles conduisent à conclure que la France vivra, identique à elle-même, parce qu'elle est la France.

* * *

Dans l'interrogation de son peuple s'éveille très tôt l'instinct national. Instinct très fort, instinct populaire, que ne réalisent pas toujours les lettrés et les grands, mais que sentent les chaumières. A Bouvines, pour la première fois dans l'histoire moderne, c'est le peuple qui dit non à l'envahisseur, sans souci de son droit ni de sa force, seulement parce qu'il foule le sol national. Depuis, toute invasion étrangère verra se dresser dans le même sursaut le peuple et ceux de ses chefs qui le sentent, l'incarnent et vivent en communion avec lui. C'est Biron qui a raison contre Bouillé, Talleyrand contre Pozzo di Borgo, simplement parce qu'ils sont du côté que, d'instinct, a choisi la conscience populaire.

Mais ces huit cents ans de Révolution française, comme aimait à les appeler Henry de Jouvenel, représentent plus encore que la défense du sol de la Patrie. Avec la même vigueur qu'il se dresse contre l'oppression physique, le peuple de France s'oppose à l'oppression des âmes. D'instinct, il se méfie de tout essai d'influer sur les esprits, de brider la pensée. C'est plus qu'une lutte continue pour la liberté, c'est un long et pathétique essai pour donner un sens au mot, pour faire entrer la liberté dans le réel. Quand l'Europe apparaît tranquille et satisfaite, c'est la France qui fait une rage de dents.

Un vieux rêve hante depuis toujours l'humanité. A mesure que les hommes se sont multipliés sur la terre, ils ont cherché inlassablement à y établir la liberté. Cette liberté peut s'accomplir, souveraine, dans le renoncement, et c'est la solution des mystiques issues de l'Orient. Mais elle peut aussi être recherchée dans la vie quotidienne de la Cité et c'est à cela qu'a tendu l'évolution des sociétés occidentales. Seulement, elle s'y heurte à l'obstacle formidable que constituent l'accumulation et la concentration des biens matériels. Les Sociétés qui nous ont précédés sont mortes de n'avoir jamais compris l'importance de l'économique dans la Cité. Faute d'avoir su répartir la richesse et la faire servir à la communauté humaine, le monde antique, sauf à de rares moments, a vécu dans la peur et dans la discorde sociale. Le monde

moderne hérita de lui, intact, le formidable problème des relations sociales parce qu'au terme de son évolution il n'avait jamais su ni rassurer, ni faire espérer.

Le christianisme apporte une espérance. Pendant de longs siècles, l'humanité occidentale vivra dans l'espoir de la Cité chrétienne, où la tolérance et la justice du Christ se traduiraient dans les faits de la vie quotidienne. La lente gestation de dix-huit siècles cristallisa en trois mots le vieux rêve humain : Liberté-Egalité-Fraternité. Tout naturellement, c'est d'abord l'idée de liberté qui accaparera les efforts des réformateurs. Mais cette aspiration reste vague chez des peuples moins intellectuels et moins cartésiens que les Français. Le malaise européen est inconscient au XVIII^e siècle, tandis que la France ne peut plus supporter de vivre dans l'équivoque. La première, elle dira tout haut ce que tous pensent tout bas sans oser se l'avouer ou sans pouvoir le formuler. L'homme est de nature un être révolté, combatif, inquiet, qui a toujours besoin d'ordre et de paix.

Et voici le paradoxe de la Révolution française : ce ferment de désordre qu'est la liberté, indispensable à l'équilibre et à la vie des sociétés humaines, elle va en revêtir le monde alors que celui-ci se demandait encore ce qui lui manquait. La Révolution française lance une nouvelle espérance, dont un siècle n'épuisera pas toute la vigueur.

Une nouvelle espérance, mais non une solution. Le déséquilibre des sociétés occidentales s'accroît, malgré l'éclosion progressive de la liberté politique chez les peuples. La Révolution française a largement répandu en Europe et en Amérique la liberté et l'égalité. Elle a présenté la liberté sous ses deux formes de liberté intellectuelle, conséquence de la laïcisation de la société, et de liberté politique, qui se manifeste essentiellement par la reconnaissance du droit d'opposition. Elle a également répandu l'idée de l'égalité économique et sociale. Mais elle a laissé subsister un doute quant à ce que ces deux concepts ne soient pas au fond antinomiques. Elle n'a pas osé — ou n'a pas pu — aller jusqu'au fond du problème. L'expérience des cent cinquante années subséquentes a établi que si parfois la liberté peut se heurter à l'égalité, ou vice-versa, les deux concepts ne s'excluent nullement. La liberté doit tendre à prévenir la domination et l'oppression de l'homme par l'homme. L'égalité doit empêcher l'homme d'être exploité ou utilisé comme instrument par un autre homme. Il s'ensuit que seul un homme disposant de l'égalité de droits économiques peut prétendre à être véritablement un citoyen libre. La liberté et l'égalité ne sont pas en opposition, chacune dépend de l'autre. Mais en fait, elles peuvent se heurter, et de leur heurt naît la peur. La vocation de la France, en réalisant la synthèse de la liberté politique et de l'égalité économique, va être au XX^e siècle de rassurer l'Europe qu'elle a fait espérer.

Elle va montrer au monde à retrouver son courage, là seulement où il peut être ressaisi : dans la vérité, la justice et le respect du droit des autres. Tel est le sens de la fermentation qui l'agite, premier pays libéré et qui soit libre. Tel est le sens de l'aventure dans laquelle elle s'engage. Quand l'Europe entière la croit minée de dissensions irréparables, et déchirée de passions inconciliables, ses discussions et ses passions sont en réalité celles qui agitent tous les peuples, futurs vainqueurs comme futurs vaincus. La solution française sera, dans son essence, une solution de sécurité.

La sainte piétaille française n'a jamais cessé de progresser, sourdement, avec des résurgences qui sont en général incomprises de ceux qui ne réalisent pas la permanence de son cheminement. Pendant cent cinquante ans, les Allemands vont se préoccuper de déterminer l'absolu par rapport à un élément donné de l'humanité; d'établir les rapports réciproques de collectivités avec un élément divinisé de l'humanité. Les Russes, pendant ce temps, hantés du rapport de l'humanité envers le Tout, chercheront à situer l'individu en fonction

de l'ensemble de la collectivité humaine. Mais en France, pendant tout le XIX^e siècle, penseurs et chefs populaires — Proudhon, Fourier, Saint-Simon et les dirigeants de la Commune — chercheront à compléter l'œuvre de la Révolution en mettant au point les rapports de chaque individu avec les autres hommes. Ce souci français de l'humanité opposera implacablement, depuis 1940, les hommes de l'Honneur Eternel à ceux de la Raison d'Etat, comme les aurait appelés Péguy, ceux qui avaient signé l'armistice dans la peur et qui cherchaient à sauver ce qu'ils croyaient pouvoir être sauvé, oubliant de ce chef la mission historique de la France. Leur réalisme n'était qu'un alignement sur du déséquilibre, alors que les constantes physiques de la France ne tendent qu'à équilibrer la diversité.

C'est bien en France, et en France seule, architecture géographique autant que spirituelle, que résidera l'esprit constructif. C'est en France seulement, si elle doit exister quelque part, que se développera la synthèse communautaire chrétienne vers laquelle paraît tendre tout l'ancien continent. Cet esprit constructif à la française peut se prétendre un esprit d'ordre, mais d'ordre vivant, humain, c'est-à-dire nuancé. Tout son effort tendra à adoucir les innombrables constructions du droit pour confier le maintien de l'ordre à des règles morales, religieuses, politiques de sagesse que les individus et les collectivités s'imposeront sans coercition physique, par une pression morale réciproque. L'évolution créatrice est le moteur de la marche en avant, de la piétaille française. L'ordre du monde, sous toutes ses formes, depuis la paix entre les Etats jusqu'aux formules politiques qui assurent la paix entre les citoyens, est un travail de Sisyphe. L'homme doit toujours recommencer cet édifice, continuellement le réparer, parce qu'il se dégrade au moment même où on le bâtit. Une des plus graves erreurs de la paresse humaine est de croire qu'on conserve l'ordre du monde en le gardant tel qu'il fut, ou tel qu'il est. Une autre, non moins grave, est de confondre les deux sens du mot « Révolution » : orientation nouvelle de l'esprit humain ou subversion des règles et des lois. Depuis 1789, l'opinion s'est répandue en Europe que toute destruction d'une légalité préexistante est et doit être, par nécessité, le commencement d'une orientation nouvelle plus heureuse pour l'humanité. En réalité, on ne conserve l'ordre du monde qu'en le reconstruisant sans cesse, et les seuls véritables conservateurs sont les Révolutionnaires au sens juste du terme, les Reconstructeurs.

* * *

Alors s'éclaire et se comprend le paradoxe inexplicable de la France. Révolutionnaire et conservateur, son peuple, formé d'une bourgeoisie réaliste et d'un peuple idéaliste, est bien le catalyseur de l'Europe. Le destin de la France, déterminé par sa nature et sa physique, bien indépendant de sa force apparente ou de son unité de surface, est un destin permanent parce que l'Europe a été ainsi créée que nul n'y peut prendre sa place.

Rassurer et faire espérer : elle doit à nouveau étouffer la grande peur qui a provoqué la guerre de 1939. Elle doit mettre fin aux conséquences du faux-sens attribué au mot Révolution en lui rendant son sens humain et son sens juste. Sa présence agissante et vivante doit permettre de rééquilibrer l'Europe en une confédération d'Etats légitimes, dont tous les membres seront libres de se gouverner comme ils l'entendent, à la condition de respecter deux principes vitaux : le droit d'opposition et la liberté de suffrage.

Respect de l'homme, respect de l'homme... ce message suprême d'Antoine de Saint-Exupéry, c'est aussi depuis deux mille ans et pour les siècles à venir le chant rassurant et plein d'espoir dont scande sa marche, inarrêtable, la piétaille de France.



COMMENT DE GAULLE ÉCRIT

par Georges GORSE

POUR présenter ici quelques remarques qu'illustrerait un manuscrit du général de Gaulle, j'ai voulu solliciter le concours d'un graphologue, ou de plusieurs. L'un m'a dit : « Écriture déliée et spirituelle, point massive ni empâtée, hésitante et réfléchie. Une réflexion prolongée la fait plus petite, minuscule. C'est là l'écriture d'un savant professeur. »

L'autre m'a dit : « Il n'accouche de sa pensée que lorsqu'elle est mûre. Il n'écrit que pour décider. Aussi bien est-elle coulante. Et cependant, voyez comme il rature, retouche : quelle ténacité ! Ne vous fiez pas à l'absence de ces traits appuyés qui selon les ignorants sont marque de volonté : la volonté et l'autorité sont ici trop sûres d'elles-mêmes pour recourir à l'artifice de l'empâtement. C'est l'écriture d'un homme d'action. Un léger pessimisme parfois l'infléchit. »

Et le troisième : « Nerveuse, toute de sensibilité, on dirait parfois, n'était la petitesse, une écriture féminine. Indécise et presque négligente, avec des *o* et des *a* non bouclés. C'est, n'en doutez pas, l'écriture d'un artiste. »

J'ai renvoyé mes graphologues. Ils avaient raison tous les trois. Mais aucun d'eux, même le dernier qui était le plus célèbre et, m'a-t-on dit, le meilleur, n'eût attribué cette écriture à Charles de Gaulle.

L'homme déconcerte souvent. Pourquoi son écriture échapperait-elle à la règle ? A moins que, comme le disaient en chœur mes graphologues, elle ne révèle un personnage inconnu. Je veux bien les en croire. Dans ce roc, dans ce bloc impénétrable et froid qu'est le général de Gaulle, trois fissures révèlent l'homme et sa chaleur. Le regard, lumineux d'intelligence et de sérénité ; la bouche, sceptique et volontaire à la fois, dont la moue est d'une redoutable ironie ; la main, longue, fine et sensible. Intelligence, volonté, sensibilité : voilà les trois ordres dont la combinaison ravissait d'aise les Scolastiques et dont l'harmonie nous donne, comme à eux,

la plus fidèle et la plus belle image de l'homme. Mais sans la main, et sans l'écriture qui la prolonge, nous serait peut-être cachée toute cette part de sensibilité, sans laquelle il n'est point de vraie grandeur, et qui fait de Charles de Gaulle, outre un homme d'Etat guidé par un instinct sûr, un écrivain qui sait qu'une pensée ferme et puissante sollicite un grand style.

Je ne me risquerai point ici à étudier de Gaulle écrivain, trop occupé, pour essayer un jugement, à l'imaginer en train d'écrire. La personnalité de l'homme déborde encore trop largement son œuvre. Mais l'amateur de méthodes ou le fabricant de thèses pâleront à confronter les états successifs d'un texte où la lave chaude de la pensée ne s'est pas encore figée.

Plus écrivain qu'orateur, quoiqu'il sache à merveille improviser et parler juste à bout portant, il ne dicte point. Il écrit, et seul, préférant élaborer lui-même sa pensée que rectifier le travail d'autrui. Dédions ce manuscrit à ceux qui croient encore que la politique se fait par des nègres. Il écrit lentement, couvre son bloc de ratures. Le discours revient dactylographié : il corrige ce nouveau texte où l'on voit plus clair avec des yeux plus sévères aussi. Et jusqu'à l'instant même de parler, il émonde, épure. Il parle sans jeter les yeux sur ses notes qu'il reprend pourtant, à une syllabe près. Bien plutôt qu'un texte appris par cœur à mesure qu'il l'écrit, c'est un texte recréé, identique à mesure qu'il le prononce. De temps à autre seulement — est-ce pour rassurer l'auditeur et lui prouver qu'il prononce bien le discours qu'il relira ? — il chausse ses lunettes et baissant à peine les yeux tourne un feuillet.

Il écrit difficilement, parce qu'il est difficile de penser et d'écrire juste. « C'est, dit Jean Amrouche, le propre d'une pensée qui se maintient sur le qui-vive, qui se refuse à l'épanchement suivant la pente de ce qu'on appelle l'inspiration et qui n'est le plus souvent que mécanisme et que flux de réminiscen-



COMMENT DE GAULLE ÉCRIT (suite)

ces. » La fausse inspiration, la facilité, le cliché, voilà ce qu'il refuse.

Que recherche-t-il? Sans négliger l'écriture solide et souvent brillante de ses livres d'avant-guerre, nous pensons ici surtout à ses discours où le pathétique est plus saisissable et qui demeurent son chef-d'œuvre d'écrivain. Il en est de deux sortes. Les uns, surtout les premiers, sont des appels ou des proclamations, concis, serrés, durs, faits d'une seule coulée, entraînés par un rythme. Le modèle en demeure la proclamation affichée du 18 juin 1940, monument de claire intelligence, de vigueur formelle, de courageuse grandeur. Les autres, exposés idéologiques, plus nuancés, discours plus étendus, sinon plus détendus : « le voyageur qui gravit la montée s'arrête parfois quelques instants pour mesurer le chemin parcouru et s'orienter vers le but ». Les uns et les autres cherchent à des degrés différents deux qualités maîtresses du style : la pureté et le rythme.

Le rythme, un rythme bien à lui, frappe l'oreille. Il est fait parfois d'assonances (la douleur, la fureur, la grandeur... la France dure et pure...) Mais surtout d'un « nombre » qui lui donne son accent propre. Ajoutez à cela l'étrange manière arrachée et balancée dont il scandait naguère ses appels, et vous aurez ce rythme reconnaissable au premier abord même par des oreilles étrangères.

Un jour à Moscou un professeur ukrainien à

qui j'avais prêté un exemplaire des Discours revint enthousiasmé. Il me révéla qu'il préparait une thèse sur l'éloquence militaire chez les latins et qu'il avait été frappé de retrouver dans les proclamations du général le rythme même des « conciones ». Et de me lire, en scandant à faux, tel discours. « Des dactyles... répétait-il, des dactyles et des crétiques? Il y a là le numéros de Cicéron. » Je dus le détromper en lisant à haute voix le précieux texte. Mais un instant ébranlé, il retrouva vite son assiette : « Mais alors, dit-il pensif, c'est encore plus intéressant : deux brèves, une longue, ce sont des anapestes ! » Et m'arrachant des mains le livre, il courut mettre au point sa nouvelle découverte.

De Gaulle écrivain a-t-il appris des classiques le secret de faire difficilement une prose facile? Nul n'est moins rhéteur. Ses corrections, ses ratures, ses reprises tendent pour l'essentiel à réduire la forme au rôle humble mais seul justifiable de véhicule de la pensée. Voyez un manuscrit. Le vain adjectif, le pléonasme qui s'y sont glissés sont éliminés dès le premier état du texte. À force de fuir non seulement le cliché mais l'image inutile, de Gaulle finit par trouver une langue abstraite, là encore comme un classique. L'union d'une facilité si chèrement acquise et du sens de la grandeur, cela s'appelle pureté. Alors peuvent éclater, rares et non attendus l'image, ou plutôt le symbole, qui emporte : « Notre-Dame la France », l'adjectif qui n'ajoute

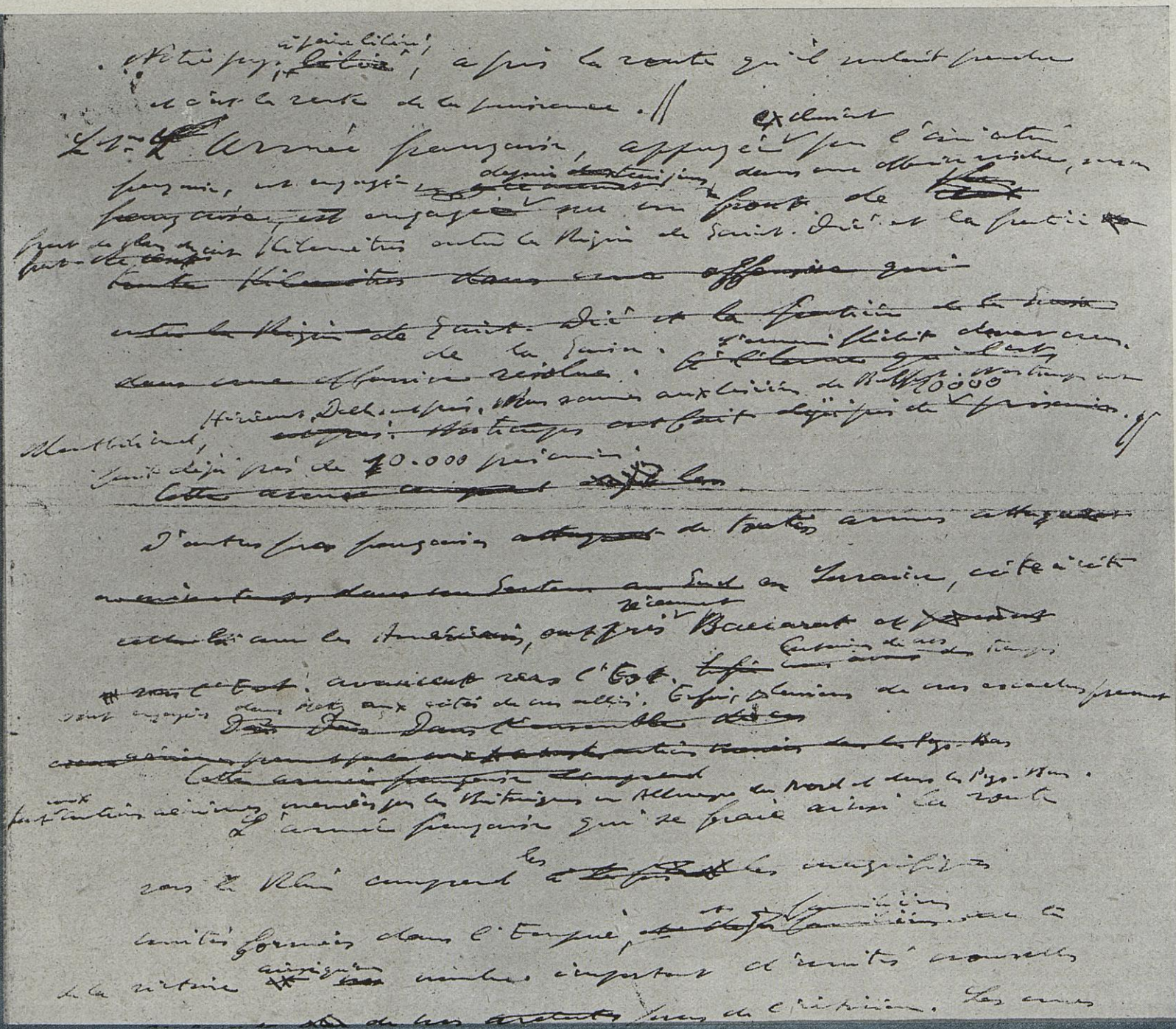
plus, mais transfigure : « la bonne fureur, la féconde fureur... », ou même la citation devenue la chair du discours. « C'est en allant vers la mer que le fleuve est fidèle à sa source. »

La France a souvent été semblable à la République des Oiseaux où l'on pépiait beaucoup. Le professeur et l'avocat s'y disputaient le pouvoir. On n'admettait guère qu'un discours politique fût bon s'il n'était en surface bien écrit. Hélas ! les plus brillants manquaient de solidité. Il fallait que vienne une personnalité assez forte pour réconcilier enfin entre eux ce que les pédants appellent le « fond » et la « forme ». Voilà qui nous semble fait. A d'autres de suivre l'exemple, et la République tirant son éloquence de son sang et de sa chair trouvera le « style » de vie ou d'expression qu'elle paraît encore chercher. La France est un tout, et pour mieux montrer que sa grandeur ne se divise pas, il fallait que son plus grand homme d'Etat de ce temps fût aussi l'un de ses plus grands écrivains. Tels Démosthène ou César, Clemenceau ou Churchill qui surent à la fois bien parler et, en général, bien agir.

Ce manuscrit, laborieux, torturé, où la raison rachète, confirme, émonde les impulsions de la sensibilité et l'aisance coulante de l'instinct, ne vous semble-t-il pas correspondre à ce que nos classiques appelaient « la difficulté vaincue »? Mais est-il une meilleure définition de ce qui est la vie, c'est-à-dire le combat de Charles de Gaulle ?

Un manuscrit du général de Gaulle : « Notre pays, à peine libéré, a pris la route qu'il voulait prendre et c'est la route de la puissance. La 1^{ère} armée française, appuyée exclusivement par l'aviation française, est engagée depuis trois jours dans une offensive résolue, sur un front de plus de cent kilomètres, entre la région de Saint-Dié et la frontière de la Suisse. L'ennemi fléchit devant

elle. Héricourt, Delle sont pris. Nous sommes aux lisières de Belfort. Nos troupes ont déjà fait près de 10.000 prisonniers. D'autres forces françaises de toutes armes, attaquant en Lorraine, côte à côte avec les Américains, ont pris récemment Baccarat et avancent vers l'Est... » (texte de l'allocution radiodiffusée prononcée le 19 novembre dernier par le chef du gouvernement provisoire).





20 OCTOBRE 1944 A L'AUBE : UNE IMMENSE ARMÉE AMÉRICAINE DÉBARQUE SUR LES PLAGES DE L'ÎLE DE LEYTE. L'HEURE DE LA DÉLIVRANCE A SONNÉ POUR LES PHILIPPINES

LES PHILIPPINES ont eu elles aussi leur maquis

En tant que commandant en chef, je tiens à rendre publiquement hommage à ces héros, qui ont tout sacrifié à la cause de la liberté.

MAC ARTHUR.

6 mai 1942... Le dernier bastion des Philippines — Corregidor — vient de tomber aux mains de l'ennemi. Tout espoir semble perdu pour les Philippines de s'arracher à l'emprise nipponne. Depuis le désastre de Pearl Harbor, le 7 décembre 1941, la ruée japonaise a bousculé une à une les forteresses américaines dans le Pacifique ; une à une : l'île de Wake, l'île de Luçon, avec la capitale, Manille, se sont écroulées sous le coup de surprise de l'attaque ennemie. Cinquante ans de conquête, de pénétration pacifique dans ces îles d'une inoubliable beauté sont anéantis par la barbarie froide et rusée d'un peuple de proie.

Combien semblait vaine, alors, et présomptueuse, la déclaration solennelle du général américain Mac Arthur : « Je reviendrai », tandis que déferlait sur les cités blanches et les coins de campagne verdoyante cette marée de petits soldats jaunes devant lesquels cédait la puissance américaine.

Tout espoir perdu? — Non... car déjà des réfractaires ont quitté les villes et villages opprimés par l'ennemi et fui dans les montagnes du centre des îles, où, dans des sites grandioses et sauvages, privés de toute communication, s'organisent les premiers « barrios », véritables agglomérations de luttes indigènes, groupées au milieu des clairières, au creux des collines, dans les gorges, entre les éperons rocheux.

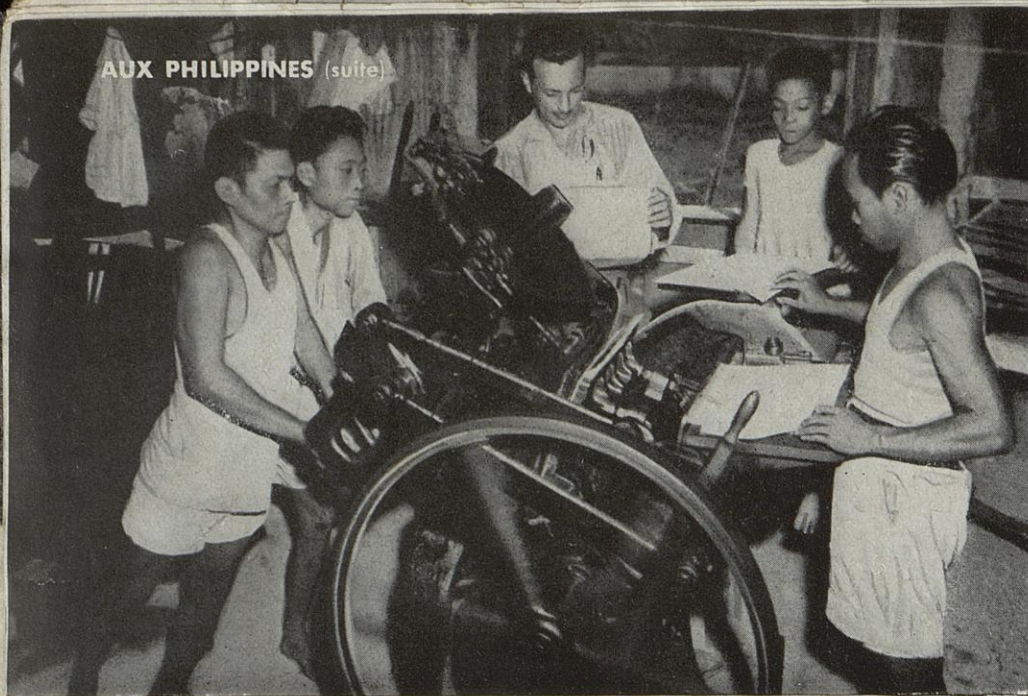
C'est alors que s'organise dans tout l'Archipel philippin, qui compte près de 7.000 îles, un véritable système de lutte contre l'envahisseur, semblable au « maquis » qui, à des milliers de kilomètres de là, en France, en Belgique, en Hollande, en Norvège, en Grèce, en Yougoslavie, dans toute l'Europe menacée d'extermination totale, s'est dressé, face à l'opresseur abhorré : le Nazi. A l'Orient comme à l'Occident, même méthode d'agression brutale, même sursaut de révolte contre l'agresseur. Les « maquisards » se groupent et s'arment clandestinement ; de modestes ateliers de forgerons de village sont transformés en arsenaux ; on y fabrique des armes, avec les moyens du bord : des tuyaux d'adduction d'eau deviennent canons de fusil. Les crosses sont taillées à même des billes d'acajou.

Toute la production d'acier est aux mains des Japonais. Lorsque le métal manque pour fabriquer les ressorts des percuteurs, on invente un modèle à bandes de caoutchouc. Les munitions manquent aussi? — Qu'à cela ne tienne : on les vole aux Japonais, et lorsqu'on ne peut pas les voler, on utilise les douilles vides : on les remplit de poudre, parfois même de vieux clous.

Cette armée manque de chefs : des membres de l'ancienne armée régulière des Philippines se joignent aux premiers résistants. Ils prennent le commandement des différents centres. Puis des Américains, évadés de l'île de Baatan, se réfugient également dans les montagnes pour reprendre les armes dans la clandestinité.



Mac Arthur, le héros du Pacifique, salue à Leyte la terre des Philippines qu'il avait dû abandonner en mai 42 et où il revient en triomphateur.



A Leyte, après le débarquement des troupes américaines, les patriotes philippins firent sur une presse à bras le premier journal libre publié dans l'île.



A peine imprimée, la première édition du journal va être confiée aux aviateurs américains pour être parachutée sur les îles encore occupées.

La première phase de la lutte est terminée. Le « maquis » est prêt. Etrange armée que celle de ces guerriers vêtus de chemises taillées dans de vieux sacs de farine, la tête coiffée de sombreros, à la mode mexicaine. La période de harcèlement commence.

Des bandes sont spécialement chargées d'épier les mouvements de troupes des Japonais. Embusqués dans la montagne, aux abords des voies de communication et des grandes pistes, ils signalent la présence de l'ennemi aux « unités combattantes », au moyen de coureurs aguerris, habiles à se faufiler dans une région qui leur est familière. Un éclaircie part alors en avant, pour suivre l'avance des « Japs ». Les autres se dissimulent et frappent. Avant qu'aucune riposte ait eu le temps de parvenir, ils sont déjà loin dans la jungle, trouée de coups de feu rageurs.

Dans les villes, à Manille, la capitale surtout, la situation est un peu différente. Dès le début de l'invasion, les Japonais ont appliqué des méthodes autoritaires qui leur sont chères, et qui rappellent étrangement celles de leurs alliés nazis. Contrainte morale de plus en plus pesante : il est interdit dans les écoles de parler anglais. Seul, le Japonais a droit de cité. La radio et la presse louent les bienfaits de l'occupation et commentent en des termes tour à tour ironiques et irrités les échos de la vie américaine. Ils combattent, avec autant de maladresse que leurs émules de l'Ouest, l'influence du prestige américain dans le Pacifique. Ils disent notamment : « N'attendez pas les soldats américains, ils n'arriveront jamais. Tous leurs bateaux ont été coulés. 140 appareils ont été abattus à Formose ». Ou bien encore : « Ne regrettez rien. Le jazz et les gangsters, voilà toute l'Amérique ».

Les Philippines semblent accepter cette tutelle. Derrière cette passivité toute apparente, la résistance gronde. Des postes de radio camouflés sont saisis par les Japonais.

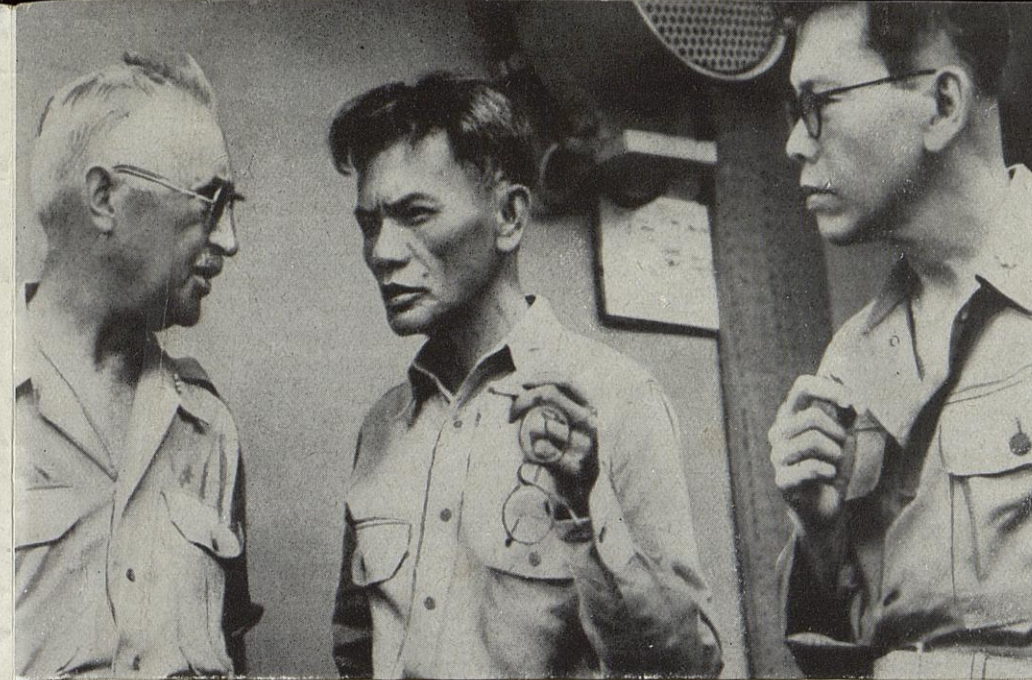
Les premiers journaux clandestins font leur apparition dans les villages de montagne, parfois même en plein centre des grandes villes. Ils sont répandus par des résistants farouches et courageux, qui, avec des moyens de fortune, étendent le rayonnement de la pensée libre des Philippines.

Les Japonais affolés imposent alors un régime de terreur. Les déportations et les représailles sont instituées ; déportations vers des lieux d'où aucun homme ne revint jamais, représailles qui consistent en d'atroces tortures. Des prisonniers philippins sont massacrés sauvagement, après avoir creusé eux-mêmes leurs tombes. Ce sort est réservé également à des officiers américains qui avaient tenté de s'évader d'un camp. Ou bien, des indigènes, à qui l'on fait subir la terrible « question », sont suspendus par les poignets. De pareilles cruautés sont chose courante de la part de l'oppresser de ce peuple qui lutte héroïquement pour garder sa liberté.

Cette lutte a duré deux ans et demi et ne s'est jamais relâchée. Les Philippines attendent l'heure de la délivrance. Elle leur est enfin donnée le 20 octobre 1944, au moment où les premières troupes américaines débarquent. Le premier cri que les Philippines libérées peuvent enfin pousser éclate dans le premier numéro du journal libre *The Leyte and Samar Free Philippines*, qui, tiré sur deux pages, avec une presse à bras, est distribué au fur et à mesure de l'avance américaine. D'autres exemplaires sont lancés par avion sur les îles encore occupées par les Japonais, pour leur révéler enfin le vrai visage du monde.

Cette magnifique attaque des forces américaines du Pacifique est le but et le point final d'une longue préparation. Tout a été prévu : quelques mois auparavant, après des bombardements massifs de tous les ports et aérodromes, des sous-marins américains ont apporté des armes aux « maquisards » des îles.

Trois ans après la défaite de Pearl Harbor, un peu plus de deux ans et demi après la perte de Corregidor, le général Mac Arthur a tenu sa promesse : il est « revenu »...



Le chef des patriotes philippins, nommé gouverneur provisoire de Leyte (au centre), s'entretient avec le conseiller civil des Etats-Unis aux Philippines.



Ces « maquisards » de Leyte, équipés d'armes rudimentaires, sont venus au-devant des soldats de Mac Arthur pour continuer la lutte à leurs côtés.



Ce Philippin hirsute, qui s'est laissé pousser les cheveux durant l'occupation et vivait « camouflé » dans la jungle, commandait une compagnie de résistants.



LES JAPONAIS CHASSÉS, LES HABITANTS DE LEYTE VONT RETROUVER LEUR FOYER



MAINTENANT C'EST UN FLOT ININTERROMPU D'AMÉRICAINS QUI MONTE À L'ASSAUT DES ÎLES POUR EN CHASSER LES HOMMES DU MIKADO



ET VOICI POUR ACCUEILLIR LES LIBÉRATEURS LE PLUS BEAU SOURIRE DES PHILIPPINES

LA VRAIE FRONTIÈRE DE LA FRANCE

LES événements militaires ont pris, au cours des dernières semaines, une telle allure que l'étude des conditions de paix et de l'aménagement du monde devient une question dont la mise au point, entre Alliés, est urgente.

On peut même s'étonner que l'un des intéressés principaux — pour ne pas dire tout court l'intéressé principal — qui sera forcément l'étai premier et essentiel de l'édifice à construire, nous voulons dire la France, n'ait pas été, dès l'abord, invité à prendre part aux conversations que ses grands associés menaient entre eux sur ce sujet. Il faudra bien cependant qu'elle soit finalement consultée car — ainsi que l'a laissé entendre une grande voix — rien de valable en la matière ne peut être fait sans elle et sans son consentement.

Nous savons, du reste, que cette vérité est reconnue par un bon nombre de nos voisins de la Manche; certains guides de l'opinion anglaise n'ont pas craint de l'exprimer.

Mais certains autres — dont les gouvernements de Londres et de Washington partagent, sans doute, les appréhensions — craignent que, depuis la visite du général de Gaulle à Moscou, la politique française soit influencée par celle de l'U. R. S. S. et risque de se trouver éventuellement, sur certains points, en contradiction avec la politique anglaise et américaine. Si cette crainte était justifiée — ce que nous ignorons — ce ne serait pas le bon moyen d'amener la France à modifier son point de vue que la tenir à l'écart des discussions internationales. Il y a mieux encore : bien que rien ne soit venu, jusqu'ici, indiquer que Londres et Washington aient eu des projets bien déterminés sur la politique à appliquer à l'Allemagne, tout dans leur attitude semble montrer que les deux gouvernements sont pratiquement, peut-être par la force des choses, engagés dans la même politique que celle attribuée à Moscou et qui consisterait à confiner l'Allemagne entre le Rhin et l'Oder. Si bien qu'à première vue on ne voit pas en quoi la présence de la France aux conférences alliées apporterait un élément essentiellement gênant pour les Américains et les Anglais.

Cette présence de la France apporterait même un élément important aux discussions dans le domaine documentaire.

En Angleterre et en Amérique on reconnaît en effet que notre pays est, plus que tout autre, renseigné sur la question allemande, sur les incidences qu'elle a sur la politique mondiale, sur les réactions naturelles de nos voisins de l'Est en face des autres nations. Ainsi, en n'invitant pas la France à s'asseoir à côté d'eux, au cours des conférences relatives au règlement du problème allemand, les deux pays qui ont le plus de foi en le rôle des experts, lorsqu'il s'agit de prendre une décision, se privent de l'expert, de leur propre aveu, le plus éclairé sur la question qu'ils cherchent à résoudre.

Enfin il ne se conçoit pas que la France, qui est le pays présentant, du côté de l'Occident, l'étendue de frontières communes la plus longue avec l'Allemagne, ne soit pas consultée lorsqu'il s'agit de la fixation de cette frontière.

En ce qui concerne le règlement du sort de l'Allemagne dans la partie occidentale de ses territoires, nul n'ignore plus — car la même grande voix dont nous venons de parler l'a stipulé hautement — que l'une des conditions que posera la France sera « la présence définitive de la force française d'un bout à l'autre du Rhin ». Il ne s'agit pas, en l'espèce, d'une amorce au retour de la grande formule du XVII^e siècle : remettre la France en tous lieux où fut la Gaule. Il s'agit de retrouver une situation géographiquement légitime et politiquement indispensable.

Lorsqu'en effet on parle de restituer à notre pays la rive gauche du Rhin cela signifie simplement qu'il faut faire disparaître l'anormale, injuste et périlleuse frontière de 1815.

Cette frontière de 1815 avait été tracée en vue de prémunir l'Europe contre le retour de ce que l'on considérait, alors, comme l'impérialisme français et contre les dangers qu'il pouvait faire courir à la paix générale. C'était une frontière de précaution, frontière ouverte, « frontière d'invasion »... à toutes fins utiles.

Ce rôle de frontière d'invasion, la frontière de 1815 l'a joué trois fois en trois quarts de siècle. Seulement elle l'a joué en apportant le résultat contraire à celui pour lequel elle avait été conçue. C'est que ce n'était plus la France dont on avait à redouter le bellicisme, mais précisément son voisin de l'Est, la nouvelle Allemagne, issue de Sadowa, voisin avide, aux ambitions illimitées. Si bien que cette frontière, faite pour garantir la paix internationale, a, tout à l'inverse, servi à la détruire et que la porte ouverte sur la France est devenue la voie d'invasion possible du monde entier.

N'est-il pas désormais suffisamment prouvé par les deux dernières expériences que lorsque, grâce à cette frontière, la France est mise en danger le monde civilisé tout entier est menacé et doit prendre les armes pour se protéger ?

La cause est entendue, tragiquement et douloureusement entendue. Aucun contredit n'est possible : la frontière de 1815 doit disparaître, il faut « la présence définitive de la force française d'un bout à l'autre du Rhin » ; il faut la rive gauche du fleuve à la France.

Quel autre moyen de préserver la paix peut-on envisager que de donner cette frontière — sa vraie frontière — à notre pays ?

Compte-t-on uniquement sur une organisation de contrôle international ? C'est là encore une expérience qui a été faite, elle a suffisamment montré son inefficacité qui, pratiquement, nous a menés au drame de 1940. Quelque forme, au reste, que l'on donne à cette organisation, quelque perfectionnés que soient les moyens mis à sa disposition, il est bien évident qu'à la longue, à travers les années, l'éveil s'atténuerait, la surveillance se relâcherait. Et, d'ailleurs, il faut encore tenir compte des divergences de vues et d'appréciations qui ne manqueront pas de se produire entre les divers pays contrôleurs. Nous sommes payés pour savoir que les Allemands sauraient admirablement tirer parti de ce relâchement et de ces divergences pour éluder toute surveillance et pour monter une autre opération de grande envergure contre le monde. Au surplus, pour cet organisme international, le moyen le plus efficace, le seul moyen qui lui permettrait d'organiser et de prendre les mesures de préservation contre une entreprise allemande, serait le rétablissement de la France sur la rive gauche du Rhin, « la présence de la force française » sur le fleuve.

On peut répondre que d'autres forces, des forces anglo-américaines par exemple, pourraient monter la garde le long du fleuve, sous forme d'occupation prolongée, même indéfiniment s'il le fallait. Mais un argument psychologique joue contre cette hypothèse : il est visible que les combattants anglais et américains désirent, la guerre finie, rentrer chez eux le plus vite possible ; s'ils acceptent l'idée d'une occupation prolongée, après les hostilités, c'est parce qu'ils se rendent compte que cette occupation est une nécessité absolue, mais ils n'y prendraient pas part sans un certain déplaisir. Cet état d'esprit risque d'avoir quelques inconvénients pour la façon dont doit s'exécuter la tâche des occupants ; en outre il peut créer chez les peuples qui fourni-

ront les troupes une situation morale qu'il vaudrait mieux éviter et qui pourrait aller jusqu'à influencer sur la politique de leurs gouvernements vis-à-vis de l'Allemagne, notamment en ce qui concernerait l'exécution de certaines clauses du règlement européen. Rien de tel n'est à craindre ni du côté de l'armée française, ni du côté de la population de notre pays. Psychologiquement encore, c'est donc bien la force française qui doit monter cette garde, cette « garde définitive », même si d'autres moyens étaient employés pour garantir le monde contre les entreprises allemandes, car il importe que la barrière soit solide et que ceux qui en assureront la défense soient vigilants, toujours prêts et de tout cœur à leur tâche. Nulle autre garantie ne vaudra celle-là et rien ne doit être négligé en face d'un peuple dont on peut, à tout instant, attendre les pires recours à la violence.

La vérité est que le peuple allemand est poussé, par une sorte d'instinct grégaire, à se mettre dans la main des plus violents et à les suivre dans leurs entreprises les plus sanglantes et les plus démesurées.

Nous savons que certains espèrent que, peu à peu, il sera possible de « rééduquer » ce peuple, de lui donner le goût de la paix et de l'amener à accorder son audience aux plus sages. Aucun de ces optimistes ne nous dit à combien d'années ou à combien de siècles il estime le temps que demandera cette « rééducation » et, dans cette incertitude, il vaudra mieux prendre des mesures qui permettront d'attendre — fût-ce éternellement — cette merveilleuse transformation qu'une cruelle leçon, déjà reçue, n'a pas pu amener.

Tout ce que nous pouvons constater, tout ce dont nous sommes sûrs, c'est que l'Allemagne est un danger permanent pour le monde civilisé ; que par sa situation géographique la France est l'unité de première ligne de ce monde civilisé en face de ce danger et qu'il faut donner à cette France une position qui permette à ses avant-postes de tenir contre toute surprise.

Nous l'avons dit plus haut : la France ne considère pas sa tâche de préservation comme l'amorce d'un retour à la politique du XVII^e siècle. Elle revendique cette position sur le Rhin pour toutes les raisons politiques et géographiques, matérielles et morales que nous venons d'examiner et parce qu'il est évident qu'aussitôt opéré le redressement qui suivra immédiatement la fin de la guerre elle sera, des voisins occidentaux de l'Allemagne, celui qui disposera des possibilités militaires les plus étendues. Mais nous sommes sûrs, ici, qu'elle souhaite une collaboration intime avec les autres voisins qui s'échelonnent, plus au Nord, le long de la frontière du Reich, c'est-à-dire la Belgique et la Hollande, l'Angleterre venant apporter, par une alliance avec notre pays, le poids de son immense puissance à cette défense de la civilisation.

Du danger auquel il y a à faire face il faut mesurer toute l'étendue. Ce qui est en jeu, c'est la civilisation occidentale menacée par la barbarie germanique. Et la civilisation occidentale à défendre, maintenant, ne s'arrête plus à l'Europe : elle a franchi l'Atlantique.

Rome avait compris que la frontière du Rhin était indispensable face à la barbarie et c'est en s'y installant qu'elle avait pu instaurer la paix romaine sur l'Europe et préserver ainsi sa civilisation. Maintenant, cette frontière du Rhin est la sauvegarde, non plus seulement de l'Europe, mais du monde entier, de tous les peuples sur lesquels s'étend la civilisation occidentale, pour lesquels l'invasion de la France est le premier péril.

S. de GIVET.



Trois Femmes de France à travers trois guerres

En 1870, ma jeune grand-mère maternelle « fit » le siège de Paris. La guerre la saisit tout à coup loin de son Toulouse natal, chez des amis, entre une course au « Petit Saint-Thomas » et une soirée aux Français où jouait M^{lle} Croizette. Simplement, elle prit son parti d'être héroïque, peut-être avec une secrète joie...

L'Impératrice enfuie par la Colonnade du Louvre abandonnait derrière elle, avec un parfum de violette, le songe gonflé de centaines de robes et autant de chapeaux Lamballe — ornés de grelots de cristal — plus un petit mouchoir dans le Salon Bleu, un petit mouchoir dévoré, humide des larmes d'une ex-jeune fille espagnole... L'hiver coiffait Paris d'un globe de pendule. Là-dessous, s'écrasaient les quartiers gelés, les forts noirs et blancs, l'Arc de Triomphe et les ballons libres. Les élégantes riaient des Prussiens, lançaient la casquette Windsor, la polonaise de fourrure et le spencer « fumée d'obus ». Ma grand-mère suivait la mode, nantie d'une chemise unique, mais de sa jupe de quinze mètres, en soie de Lyon, soutenue par un « strapontin ».

Les aurores s'attardaient, lasses de blancheurs, portant le flocon de plumes d'un pigeon... Ma grand-mère eut l'influenza, qu'elle supporta couchée, en chapeau à

bavolet, et nœuds de rubans à cause du froid. « Le bon temps, me disait-elle. Nous n'étions pas encore rendus. »...

Ce ne fut que lorsqu'on se rendit, au 135^e jour du siège, qu'elle pleura.

En 1914, ma jeune mère, à son tour, soutint le siège de Paris. Mon père, officier de carrière, arrivait à peine dans la capitale, nanti de mille francs de solde, d'une ordonnance hébétée et de sa cantine, plus nous. Le tout le remplissait d'un légitime orgueil. Il repartit aussitôt pour le front.

Et puis, il n'y eut plus que le sourire de ma mère. Elle sourit quatre ans aux cartes dérisoires, au petit appartement sans charbon, à mes souliers irremplaçables. Quatre ans de nuits trop claires où nageait, d'une lourde nage, le zeppelin, le « taube » gris, marqué sous l'aile de noir et de rouge comme un papillon de mort. Quatre ans de journées marquées d'azur ou de neige inutiles, de faim, d'espoir, de veuves et d'orphelins, de magasins vides et tricolores, de soldats boueux ou séchés qui tâtaient l'air sans balles d'une grosse main d'enfant. Quatre ans d'élégance, avec le même petit tailleur à damiers. « Une si belle occasion, chérie ! Je me suis laissée tenter : 35 francs ! Mais j'ai exigé celui de la devanture » ; pendant que les

!!! comment
on écrit l'
histoire



« cocottes » traînaient parmi les infirmières et les évacuées hagardes, des étoiles de ballets russes, des robes entravées à la Schéhérazade et des chapeaux empennés de perles et d'aigrettes.

En 18, ma mère sourit encore, « défila » avec mon père rajeuni et ressuscité dans son uniforme d'horizon neuf, et sa petite fille heureuse. « Maintenant, je vais pouvoir me reposer », dit-elle.

En effet, elle faillit mourir. Puis elle reprit un jour son petit costume à damiers et son sourire, — un autre sourire, un peu usé...

« Bien sûr, c'était une folie, chérie. Mais une si belle occasion : 35 francs ! »

Et elle regardait de tout son charmant visage émerveillé les belles de guerre haut guêtrées de cuir, masquées de poudre blanche et qui riaient enfin de leurs bouches trop carminées.

**

En 1939, j'ai « fait » le siège de Paris, — un Paris retrouvé intact, cependant rétréci, bardé d'une coquille invisible et dure. Et toutes les femmes avec moi.

Et jamais nous n'avons été plus élégantes ; quelques-unes — rares — plus folles, que dans ce Paris présent et déserté, dans ce Paris creusé de complots, de marché noir, de tortures. Aucun monument, aucun arbre qui ne fût « doublé » comme un acteur, aucune joie qui fût la vraie : mais un décor de joies, d'arbres et de monuments, tout un simulacre de ville posé là, exhibé là, en simulacre, pour dérober l'autre : celle des matins libres et des crépuscules de France. La guerre à Paris, pour les femmes, fut ce Carnaval héroïque : celui de la gaieté malgré le froid, du travail malgré le désespoir, de l'attente malgré l'absence. Fermeture des restaurants, des théâtres, restrictions, black-out, taxis et autobus disparus, métro amputé, bombardements, étoile jaune, couvre-feu, affiches écarlates, camions couverts qui transportent, à travers les rues des *Marseillaise* étouffées, rien ne nous a empêchées d'arborer les plus hauts turbans hindous, les jupes les plus courtes et les plus écossaises, les déshabillés les plus russes, l'audace la plus grée de gaze, de fleurs et de plumes. Pas d'étoffe ? Alors, la robe dans le pantalon du mari. Pas de velours ? Alors, tous les velours, de bois, de papier, de verre. Pas de cuir ? Alors, les gibecières en carton, les bottes de feutre. Tout cela défilait sous la rampe des petites lampes de poche. Le sein s'allégeait, la cuisse aussi. On serrait, sous le gant introuvable et toujours trouvé, de petites mains d'os. Et les enfants, déguisés en enfants heureux, jouaient leur rôle, gravement...

Et les nuits et les jours, à jamais pareils, semblait-il, tissaient dans ce fantôme de Paris ces jeunes fantômes à cheveux libres, à jambes peintes, porteurs les uns de simple courage, les autres de courage tout court. Seules, les aurores redoutées ramenaient le silence, le brusque réveil en sueur. Un claquement de porte et de bottes, un ordre, une auto qui démarre... Ou ce lever pressenti, vécu par toutes, dans les prisons, d'une femme entre les femmes qui reste une seconde

encore assise sur sa pailasse, la couverture déjà rejetée : — « Ah!... C'est pour aujourd'hui... » et qui se tait, et qui se lève pour la dernière fois, peigne ses boucles avec ce mouvement charmant de la main et de la tête inclinée, et pour la dernière fois marche peut-être dans un sentier vert, sous des arbres, à la rencontre du soleil et pour la dernière fois regarde, debout contre le poteau troué, et respire...

Siège de Paris, tenu pour la troisième et ultime dernière — n'est-ce pas ? — par les femmes françaises, jusqu'à l'issue de drapeaux, de vertige et d'or, jusqu'à la Porte toujours ouverte sur le ciel de l'Arc de Triomphe...

MARCELLE-MAURETTE

Illustrations
de MOURGUE.



LE HAVRE

porte océane et cité martyre
VEUT ET DOIT REVIVRE

De notre envoyé spécial A. de GOBART

Le Havre est une des villes de France qui fut le plus martyrisée. En juin et juillet 1940, ce fut la guerre, les bombardements et les incendies. Puis vinrent quatre longues années, les quatre terribles années de l'occupation. Toutes les armes passèrent au Havre pour servir l'ennemi, jusqu'au jour où s'abritèrent les sous-marins d'abord, la flotte allemande ensuite. Puis ce fut juin 1944 et les bombardements indispensables pour déloger l'Allemand. Après les bombardements, vint le feu. Ce que les tirs d'artillerie, les bombes d'avion et les obus des unités navales n'avaient pas détruit, l'incendie s'en chargea. Et le Havre fut brûlé, sans secours possibles, parce que toute une partie de la ville flambait et que les pompiers ne pouvaient plus passer.

Il faut avoir vu le lamentable état de ce grand port français. La gare et les voies commerciales sont détruites. A perte de vue ce n'est que ruines et dévastations. Dès Harfleur, le long de la grand-route, ce ne sont plus que tronçons de maisons, provisoirement étançonnées ou écrasées.

On pénètre dans la ville et voici le cours de la République. C'est un décor de façades restées debout, mais qui n'ont plus de bâtisse derrière elles. Puis c'est le virage à l'entrée du boulevard de Strasbourg en direction de l'Hôtel de Ville. Alors c'est la plaine, artificiellement faite, à perte de vue. Jusqu'à l'arrière-port, le long du boulevard Albert-I^{er} et jusqu'à Sainte-Adresse, c'est un immense quadrilatère de plusieurs kilomètres de côté sur lequel plus rien n'existe, plus rien n'est debout que des murs bas, des ruines, que les flammes ont léchés et qui ne dépassent pas la hauteur d'un rez-de-chaussée, sauf peut-être l'ancien Hôtel de Ville, qui se maintient pierres sur pierres jusqu'à ce qui fut son premier étage.

D'où vous êtes, vous voyez l'océan ! La rue de Paris est un sentier créé entre les décombres. Le boulevard Foch, le boulevard François-I^{er}, le Théâtre, l'hôtel Frascati, d'où l'on regardait sortir le fier *Normandie*, le boulevard Clemenceau sont autant de souvenirs. Rien ne reste sinon des pierres, du fer, pas même du bois, mais des cendres. C'est un spectacle dantesque, épouvantable à voir.

Lorsque M. Dautry, ministre de la Reconstruction, vint au Havre, en décembre dernier, il s'arrêta longuement devant ce spectacle infernal et dit :

— On se demande si on aura le courage de recommencer une ville sur cette étendue sinistrée, où tout est ruines.

Le maire du Havre, le nouveau chef qui, sur ses solides épaules, a osé prendre la responsabilité de faire renaître sa ville, me disait l'autre dimanche, en regardant le manteau de neige couvrir les ruines :

— Ce qui me peine, c'est que mes concitoyens semblent fatigués. Ils sont découragés. La population est triste. L'effort s'avère vain... C'est une résignation découragée...

— Mais comment expliquez-vous cela ?

— Fatigue physique sans doute ! Fatigue morale sûrement aussi ! Nous avons un peu d'essence, on nous la prend. Nous allons chercher de la viande



1939
Le Havre, ce nom évoquait les départs transatlantiques, "Normandie", les cargos chargés à ras bord de toute la richesse d'un monde alors heureux.



1945
Le Havre, aujourd'hui, c'est tout autre chose : un gigantesque chaos de béton écartelé et de charpentes tordues, monstrueux et lugubre écueil...



ICI FUT LE CŒUR D'UNE GRANDE VILLE
DE FRANCE OÙ IL FAISAIT BON VIVRE



Rue de Paris la cathédrale dresse vers le ciel une façade douloureuse qui, dans sa solitude, dit tout le martyre qu'a enduré la ville que François I^{er} avait baptisée « Le Havre-de-Grâce ».



Le théâtre municipal n'est plus lui aussi qu'une façade devant laquelle cet homme naguère premier violoncelliste de l'orchestre rêve aux soirs passés en déblayant les ruines.



Faute de pouvoir être portés au cimetière devenu hélas trop petit, des morts de 1944 ont dû être inhumés provisoirement place Gambetta, au pied du monument aux morts de 14-18.

pour nos sinistrés, on nous l'interdit. Nous attendons des baraquements pour 5.000 travailleurs, on en reçoit pour en loger 100 ! Le Havre est traité sur un pied d'égalité avec nos sœurs bienheureuses, Toulouse ou Limoges ou les autres cités épargnées.

Et M. Sicre, ce maire qui est à la tâche sans répit, sans arrêt, sans relâche, ajouta : — Et cependant Le Havre n'est pas mort, Le Havre ne peut mourir. Le Havre doit renaître et il renaîtra !...

SITUATION DU HAVRE

Population du Havre en 1939	163.000 habitants
Population en août 1944 environ	40.000
Population au 1 ^{er} janvier 1945	87.080
Sinistrés depuis le début de la guerre	51.793
Sinistrés pendant le siège (1 ^{er} au 12 septembre 1944) :	
Sinistrés totaux déclarés	11.134
Sinistrés partiels déclarés	1.813
Nombre d'immeubles existants en 1939	19.500
Nombre d'immeubles détruits par faits de guerre	10.000
Nombre d'immeubles gravement endommagés	2.500
Nombre d'immeubles aisément réparables	4.500

Du quartier des Carmélites où la nouvelle mairie s'est installée tant bien que mal, nous étions descendus vers la mer. Les immenses blocs de ciment du mur de l'Atlantique étaient sur la plage, intacts pour les uns, dans des attitudes grotesques pour les autres, qui secoués, soulevés, semblaient chercher protection les uns contre les autres. Le bloc « Seydlitz » entre les blocs « Moltke » et « Hindenburg » nous permit d'atteindre son sommet. Et de la haute terrasse, où la pièce d'artillerie allemande continuait à tourner follement sur son socle d'acier, nous avions devant nous la vue de l'Océan et du port : bassins et installations maritimes détruites, bâtiments morts de la Transat, cargos à demi enfoncés dans la mer grise.

Au delà, l'Océan sans limites, agité et puissant. Les cargos américains, là-bas, dans les bassins, sont au travail. Ils débarquent nuit et jour des caisses, des caisses et encore des caisses. Puis des camions enlèvent les caisses et d'autres camions suivent et ce mouvement incessant va vers ces jeunes soldats qui firent douze mille kilomètres pour venir défendre le sol de France.

Demain, pourtant, c'est d'Amérique que viendra la grande aide. C'est d'Amérique que nous attendons les locomotives, les wagons, le matériel et les secours alimentaires.

Comment ferez-vous renaître une ville nou-



Le square Saint-Roch a été éventré, retourné, les immeubles le bordant pulvérisés et ce coin de la cité a pris l'aspect d'un village dévasté par une soudaine tornade.



La vie pourtant continue, tant bien que mal, et chacun organise la sienne comme il peut, avec beaucoup de courage.



Pour se chauffer on va de ruines en ruines à la recherche des débris de bois qu'on jettera dans un poêle de fortune.



Plus de canalisations : c'est dans la rue que les sinistrés vont chercher l'eau qui permettra de cuire le repas du soir.

LE HAVRE (suite et fin)

velle sur cet amoncellement de décombres calcinés? Le Havre, Porte Océane, est le seul grand remède, car, par son port magnifique entreront à nouveau richesse touristique, richesse alimentaire et richesse matérielle et tout ce que peut souhaiter la France pour son activité de demain. Le Havre, Porte Océane immortelle, contre qui et quoi la fureur teutonique ne peut rien, sinon une courte paralysie et l'obligation d'un nouvel et grand effort...

Le Havre, Porte Océane, apportera la matière. Le génie et le courage des habitants feront le reste.

L'histoire de cet humble électricien en apporte la preuve.

Les gens du génie maritime allemand avaient, pendant des mois et des mois, travaillé aux ouvrages de protection pour leurs sous-marins, qui étaient dans leur vaste nid du Havre, nid inabordable et protégé contre tous les dangers, croyait-on.

Dans la nuit du 5 au 6 juillet dernier, un électricien havrais, dont le nom ne peut être révélé actuellement encore, réalisa un plan qu'il méditait depuis fort longtemps.

Il avait gagné la confiance des Boches et par sa qualité de chef électricien il avait le droit d'accéder à la chambre des torpilles. Dans un caisson bien protégé, bétonné à souhait et bien surveillé, on s'en doute, une quarantaine de torpilles dormaient. Cette chambre avait un bureau sur lequel l'ingénieur, capitaine de la base, travaillait à de secrets calculs. Mais sur le bureau était un téléphone qui reliait la chambre secrète à l'extérieur.

Notre ouvrier électricien, dans la journée du 5 juillet, pénétra dans la cabine et installa un relais automatique à double direction, relié lui-même par un cordeau Bickford à l'appareil téléphonique. Puis il s'en fut sans attendre le reste. Au premier coup de téléphone qui fut donné dans la nuit au poste du capitaine, la base entière sautait. Il y eut une centaine de tués, autant de blessés et une douzaine de vedettes détruites. La base allemande était hors d'usage désormais...

Un pays qui a de tels hommes est un pays qui ne peut mourir. Il doit renaître et vivre et prospérer.

L'aide américaine va nous arriver. Le ministre des Communications en mission aux Etats-Unis a traité pour un important tonnage, livrable à bref délai. Le port du Havre doit être en état de recevoir, venant d'outre-océan, cette manne de bonheurs, de quoi travailler, manger et espérer. Dès lors, ceux du Havre n'ont ni le droit de s'attrister, ni celui de désespérer. L'avenir est à eux. Le Havre, Porte Océane, est une force de la nature contre laquelle les hommes, fussent-ils Allemands, ne peuvent rien.

A. de GOBART.

Reportage photographique de Marcel ARTHAUD.



Dans les jardins de ce qui fut jadis un magnifique hôtel de ville, une seule statue a échappé à la tourmente, "l'Amour", et chacun veut voir en elle comme le symbole d'une renaissance prochaine.



Déjà des navires américains, des cargos "Liberty", redonnent à la rade et à l'avant-port un peu de l'aspect et de la couleur qu'ils avaient jadis...



... Et les pioches et les pelles qui remuent et déblaient les ruines chantent que Le Havre qui n'a pas voulu mourir retrouvera bientôt sa vitalité de jadis.

VERS LA GUERRE SANS HOMMES ?

LE rôle triomphant de la Science dans la guerre moderne se manifeste aujourd'hui aux yeux des moins avertis. On dit communément que « l'Usine gagne les batailles », et il est exact que les combats de l'heure présente sont de formidables compétitions de matériels. Mais ceci est encore bien plus vrai du « Laboratoire », dont les idées neuves sont immédiatement utilisées par les usines d'armement et transportées — avec quels résultats étourdissants ! — sur les champs de bataille. Derrière ces chantiers de navires, d'avions, de chars, éclatant de feux et de vacarmes, se profile une silhouette plus calme mais singulièrement dangereuse : le savant, penché sur ses éprouvettes.

Et certes, il serait injuste de jeter la pierre à ces hommes patients et probes — uniquement préoccupés de la Vérité — dont les découvertes ne deviennent mauvaises que par l'abus qu'on en fait. Nous n'aurions nulle peine à énumérer les multiples bienfaits de cette Science en marge de la guerre, depuis les spectaculaires « ballons de sang » destinés aux transfusions, jusqu'à cette « Pénicilline », issue d'un champignon, et qui représente peut-être le plus puissant effort de la thérapeutique actuelle dans la lutte anti-microbienne... Mais pour quelques bienfaits, que de deuils, quelles sombres perspectives, quelle effrayante et irréversible « Mécanisation de la mort » !

AVIONS CONTRE « ROBOTS »

Cela a commencé avec la guerre sous-marine. Dès 1939, utilisant un procédé d'aimantation bien connu des physiciens, les ingénieurs allemands mettaient au point la fameuse « Mine magnétique », qui s'élançait automatiquement du fond de la mer pour frapper la coque des navires. Plus tard, ce fut le « Moteur unique », pour les sous-marins — simple application du classique « mélange tonnant » des laboratoires — qui supprimait la lourde batterie d'accumulateurs et accroissait considérablement le rayon d'action. Plus près de nous, ce fut le sous-marin ultra-rapide, capable d'aller se placer dans le sillage même du navire visé, où le sillage propre de la torpille devenait complètement invisible.

A ces nouveautés dangereuses, les Alliés répliquèrent par l'emploi de « Détecteurs de sous-marins » et d'engins destructeurs, également issus du laboratoire, qui marquèrent le déclin de la guerre sous-marine.

Dans l'aviation, les progrès furent foudroyants. Les « Avions de chasse nocturne », naguère aveugles, furent dotés de la « détection électrique » par réflexion d'ondes courtes : dès qu'un ennemi — avion métallique — passe dans le voisinage, les mitrailleuses se braquent automatiquement et l'adversaire est criblé... La parade vint, élégante : les aviateurs lâchèrent des nuées de petites feuilles de papiers d'argent et les mitrailleuses, trompées, tirèrent contre ces fantômes !

Durant la guerre d'Espagne — dernière en date avant la présente guerre — quand une formation de fantassins se trouvait en face d'un nid de mitrailleuses, il fallait requérir l'artillerie ; deux mitrailleuses, bien placées, arrêtaient un régiment durant trois jours. Aujourd'hui, les armées alliées possèdent un minuscule poste de « radiotéléphonie sur ondes courtes », du type Talk and Walk, c'est-à-dire « Parle en marchant ». Quatre mots murmurés dans le cornet du microphone... et un avion arrive en trombe, lâchant sur l'ennemi ses bombes d'une tonne qui ont tôt fait de le volatiliser ! Simultanément, l'avion se métamorphosait en une véritable usine, où l'homme est servi par une armée de « Robots » : pilote automatique, lecteur automatique des cartes, appareil automatique de visée et de lancement des bombes, appareils à « voir dans le noir » ou dans le brouillard, basés sur l'emploi des rayons infra-rouges.

UNE PLUIE D'ENGINS MEURTRIERS

A terre, la défense anti-aérienne s'organise, toujours avec l'aide des robots. Des « Cerveaux calculateurs » électriques prennent la direction des batte-

ries de D. C. A. Aux Etats-Unis, Fitz-Gerald, grâce à l'emploi de deux « Yeux électriques » (cellules photo-électriques) jumelés, crée son célèbre « PétoSCOPE », ou « chercheur automatique » qui dépiste les avions en plein ciel. Des bombes fantastiques sont à l'étude : « la Bombe de verre », sur le principe des « Larmes bataviques », la bombe incendiaire radiante, « la Bombe à essence », avec pulvérisation par turbine et allumage au ferro-cérium, qui transforme l'atmosphère en un gigantesque explosif !

Si les Chars demeurent les triomphateurs incontestés du champ de bataille, grâce à une puissance, un armement et un cuirassement toujours accrus, ils

trouvent leurs maîtres dans de petits « anti-tanks » légers, maniables, qui permettent à deux hommes de détruire et d'incendier d'un seul coup de « Bazook » une de ces énormes forteresses mouvantes. Grâce aux liaisons radio-téléphoniques, l'état-major des formations de tanks chemine en compagnie de ses engins, participant à l'attaque : « l'homme nu » fait figure de pygmée, dans ces combats tonitruants, où les escadres de chars s'affrontent comme des bateaux sur la mer.

Parmi les plus meurtrières créations de la Science, la série des V 1, des V 2, etc., mérite une place à part. Ces « engins sans hommes » représentent en effet le type le plus parfait de « tueurs automatiques » ; ce sont les « Robots du ciel », qui viennent déverser sur les villes une apocalypse mécanique de fer et de feu.

Longtemps mystérieux, les V 1 sont aujourd'hui bien connus, de nombreux spécimens partiellement intacts ayant été trouvés sur les points de chute. Mais il nous sera sans doute donné d'en traiter plus particulièrement dans une prochaine étude.

VERRONS-NOUS LA « BOMBE ATOMIQUE » ?

Que seront les prochaines inventions du génie destructeur de la Science, c'est ce qu'il est difficile de prévoir. On a parlé d'une « Bombe à froid », congelant les êtres vivants dans un vaste périmètre et les faisant périr par éclatement des cellules. Il est certain qu'une

bombe chargée simultanément d'un explosif et d'air ou d'oxygène liquides, donnerait lieu, par pulvérisation et évaporation, à un froid prodigieux dans tout l'espace environnant. Toutefois, les renseignements recueillis sur ces essais sont des plus vagues et rien ne nous autorise à envisager une prochaine réalisation de la Bombe à froid.

Il n'en est pas tout à fait de même en ce qui concerne la « Bombe atomique », et nous pourrions bien toucher ici à la découverte essentiellement... « finale » de l'humanité. Si les nouvelles d'essais effectifs de telles bombes ont été démenties, il n'en est pas moins vrai que les différents laboratoires du monde, depuis plusieurs années, étudient activement le grandiose problème de la « désintégration de la matière », de la volatilisation de l'atome. Aux Etats-Unis, ce sont les célèbres laboratoires-usines de Lawrence ; en France, le non moins célèbre « Cyclotron », ou « fronde atomique spirale », accroupi dans une fosse blindée du troisième sous-sol du Collège de France.

Que les savants réussissent, et c'est la fin de l'antique « peine des hommes », l'énergie rigoureusement gratuite, distribuée à tous. Mais c'est aussi un « explosif atomique » des milliards de fois plus puissant que le dynamite-gomme, dont une poignée suffira pour raser tout Paris, dont une tonne éventrera définitivement la planète ! Qu'est devenue cette expérience de la « désintégration en chaîne » de 10 tonnes d'Uranium, dont on ne reparle plus depuis la guerre ?

...On n'arrête pas la Science. Dans les plaines du ciel, les astronomes voient parfois s'embraser de flamboyants cratères : ce sont les « novae », les étoiles nouvelles, dont on attribue aujourd'hui l'incendie à la fortuite désintégration de la matière. Y avait-il là-haut des savants, des guerriers, dont les essais ont déclenché la fin du monde ? Nous vivons une aventure sans précédent et peut-être sans pardon.

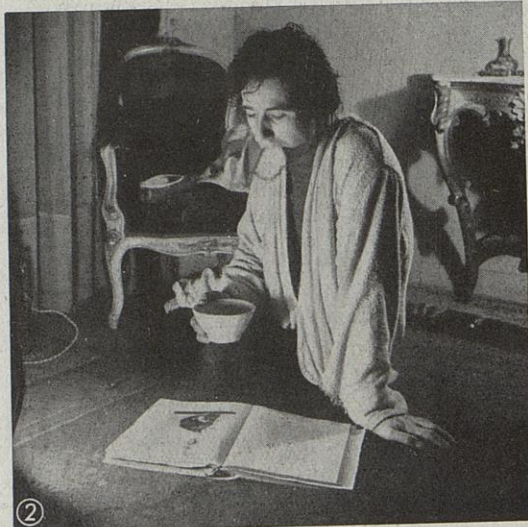
Robert LYAX.



Des soldats américains bourrent de médicaments un obus vide de 155 qui, normalement utilisé comme fumigène, va servir cette fois d'obus sanitaire.



① **Cet homme** qui en peignoir de bain allume - ou essaye d'allumer son feu le matin au réveil...



② ... qui prend sa tasse de café national en croquant une biscotte et en feuilletant un livre...



③ ... qui maintenant en collant noir répète à la barre avant même d'avoir fait sa toilette...



④ ... que des admiratrices poursuivent au téléphone jusqu'à interrompre ses "entrechats"...



⑤ ...c'est José Torrès, le magnifique danseur espagnol dont Paris a fait une grande vedette internationale et que l'on acclame lorsque sur le plateau de la salle Pleyel il apparaît dans le costume éblouissant de Don Juan.

UNE VEDETTE DE PARIS JOSÉ TORRÈS

QUE José Torrès soit un Espagnol authentique, on ne peut en douter un instant lorsqu'on le voit. De l'Espagnol il a le cheveu lustré, le visage net et un peu sec, l'œil vif et caressant, la pâleur mate. Il en a également l'intransigeance, aussi bien en art qu'en amitié. Ajoutez à cela la susceptibilité, la flamme, et le goût effréné de la danse qui est la grande passion de sa vie, et l'homme vous apparaîtra tel que la scène, la coulisse et l'intimité l'ont révélé au grand public et aux fidèles.

Lorsque José Torrès arriva en France, sa réputation était déjà établie en Espagne, où il était fort connu comme premier danseur du Lyceo de Barcelone. Mais cette renommée ne suffisait pas au jeune homme. Il aspirait à une autre gloire, à celle que la consécration de Paris peut seule donner. Aussi n'hésita-t-il pas à recommencer en France une nouvelle carrière, qui devait rapidement le conduire de la salle de variétés où il fit ses débuts parisiens aux tournées dans les grandes villes de province, puis aux récitals à Paris et à l'étranger. En quelques années, un grand danseur espagnol, le seul représentant qualifié — ou presque — de l'art chorégraphique ibérique en Europe venait ainsi de se révéler.

Si l'ascension triomphante de José Torrès peut sembler un don de la chance à ceux qui ne sont que les témoins de cette prodigieuse carrière, ses amis les plus proches n'ignorent pas la somme énorme de travail que représente la réussite de ce danseur, sacrifiant à son art toute son existence au risque de paraître parfois insensible à ceux qui l'approchent. Insensibilité du reste, toute de surface, car que l'un de ses amis connaisse quelque ennui, et aussitôt on voit José prendre part à ses soucis, se préoccuper de lui avec un dévouement de terre-neuve.

Peu de personnalités présentent une aussi curieuse dualité que celle de ce grand danseur. Atteignant, sur la scène, à une beauté parfois quasi hiératique, il apparaît alors comme l'émanation même de la danse. Il est transfiguré par un feu intérieur qui le consume. Son génie le soulève, donne à son corps une force et une grâce rarement atteintes, remodèle son visage, change son expression.

Qu'il atteigne au pathétique le plus puissant dans « Asturias », qu'il soit le Don Juan somptueux d'Albeniz, le joyeux et frais paysan de « Valencianas » ou le Gitan mystérieux tout de jaune vêtu du Bolero de Ravel, toujours il appartient à un autre monde que celui du commun des mortels. Il évolue sur un plan supérieur, qui se rattache à l'Humain par la puissance expressive, mais s'en sépare par la perfection, par la spiritualisation de son art.

Et cet être lointain devient, le rideau tombé, le garçon le plus simple du monde. Courtois et hospitalier, il reçoit ses amis avec la cordialité la plus dépourvue de prétention qui soit. Vêtu d'une robe de chambre, ses cheveux voltigeant en mèches luisantes et ondulées autour de son visage, il s'agite dans son studio, refait son feu, ne dédaigne pas d'aller faire un tour à la cuisine pour surveiller le déjeuner. L'interprète inspiré de tant de magnifiques danses espagnoles est alors loin. Il reste un grand garçon brun, à la vitalité débordante, aux gestes brusques et vifs d'animal bien portant.

Et cet équilibre auquel chacun de nous aspire, José Torrès ne peut le trouver que dans la danse, qui lui permet de libérer les aspirations les plus profondes et les plus vraies de son être.

QUE DEVIENNENT LES GONCOURT ?

NOUVEAU venu dans la maison, je suis le moins qualifié de mes confrères pour parler au nom de l'Académie Goncourt, mais les lettres que j'ai reçues, les questions qui m'ont été posées au sujet de celle-ci, l'obligeante insistance mise par certains à lui demander de prendre d'urgence les décisions qui s'imposent m'autorisent peut-être à dire comment sa situation présente m'apparaît et pourquoi un peu de patience se recommande encore, aussi bien à ses membres qu'à ses amis.

Une élection qu'ont mûrie de longs échanges de vues épistolaires et autres peut se faire par correspondance. Il n'en va pas de même pour des mesures d'un caractère plus délicat et plus épineux, et l'on devine à quelles mesures je fais allusion. Je leur donnerais leur vrai nom si la discrétion ne m'était rendue obligatoire par la brièveté du temps qui s'est écoulé depuis la proclamation du dernier scrutin.

* * *

Ce qui domine et commande la situation actuelle des Dix, ou plutôt des Neuf, puisque, à peine étaient-ils au complet, l'un d'eux a cru devoir se tenir parole en s'en allant, c'est leur dispersion. Leur président, J.-H. Rosny jeune, qui, dans trois ou quatre ans, sera nonagénaire, réside à Ploubazlanec (Côtes-du-Nord), et je ne crois pas qu'on puisse exiger de lui qu'il quitte la Bretagne avant le printemps. J'en dirai autant de Lucien Descaves qui, d'une jeunesse incroyable, a pourtant bien le droit de garder le coin du feu jusqu'aux beaux jours. Larguier a passé tout le temps de l'occupation à Avignon où il réside encore, mais d'où il accourra au premier signe qu'on lui fera. On est sans nouvelles de Jean Ajalbert. René Benjamin est en prison, à Tours. Sacha Guitry se tient, invisible et muet, dans une clinique parisienne. Dorgelès aussi est à Paris. De tous les membres agissants de l'Académie Goncourt, il est le seul qu'on voie dans la capitale, à l'exception d'un excellent ami à moi qu'on y rencontre de temps à autre, quand les intempéries et le manque de moyens de transport ne l'obligent pas à se claquemurer dans sa petite maison forestière. Enfin, Carco est toujours à Genève, furieux de la lenteur mise par les bureaux à lui signer son passeport.

Se réunir dans de telles conditions, même en nombre restreint, est impossible, mais dès que ce sera possible, mettons : dès le retour de Carco, ce sera fait et satisfaction sera donnée aux légitimes exigences de ceux qui voudraient voir l'Académie Goncourt reprendre sa place au premier rang de la vie littéraire.

* * *

— Supposons que vos affaires intérieures soient réglées, me dit-on. Vous voilà renouvelés, vous voilà au complet de nouveau. Que se passe-t-il ? Votre prix de 1944, vous le donnez immédiatement, sans doute ?

— Assurément !

— Dans quel esprit ? A un livre actuel ou à un livre inactuel ?

— Je ne crois pas m'avancer beaucoup en vous prédisant que, si nous découvrons un livre actuel promis à l'immortalité par le talent de son auteur, nous nous empresserons de le couronner. Mais je ne crois pas non plus qu'il soit nécessaire d'être prophète pour prévoir que l'Académie Goncourt s'efforcera de revenir à l'esprit de sa fondation, et l'esprit de sa fondation, c'est l'amour de la littérature, dans l'indépendance et le désintéressement.

Et puis, je sais plusieurs de ses membres désireux de voir l'unanimité se faire sur un principe dont l'apparence négative ne l'empêcherait pas d'être dans la pratique assez fécond : ne jamais distinguer une œuvre qui pourrait être récompensée par l'Académie française, comme cela s'est produit trop souvent dans le passé. Si l'Académie Goncourt garde une raison d'être, c'est de représenter en littérature le mépris des préjugés et des conventions, l'entière liberté du goût et de l'esprit. Si elle ne remplit pas ce rôle-là, elle n'est qu'un petit groupe d'amis — ou d'ennemis — qui déjeunent ensemble de temps à autre et, en vérité, ce n'est pas suffisant pour mériter la considération et le respect, dans une société bouleversée de fond en comble, où toutes les valeurs anciennes se trouvent détruites ou remises en question. La France se bat et souffre pour la liberté. Eh bien, il faut que, dans le domaine de l'art littéraire, spécialité essentiellement française, l'Académie Goncourt soit le champion de la liberté. Bien que je n'aie aucune qualité pour parler en son nom, comme je le disais en commençant, je suis certain qu'elle fera tout pour que les plus difficiles lui reconnaissent au moins ce titre.

André BILLY,
de l'Académie Goncourt.



Jany Holt et Georges Marchal dans une scène des " Hauts de Hurlevent " au théâtre Hébertot.

" LES HAUTS DE HURLEVENT " ONT AFFRONTÉ LES FEUX DE LA RAMPE

L'ADAPTATION des romans au théâtre m'a toujours semblé la marque d'un certain irrespect. De plus, une telle entreprise expose son auteur à de grands risques. Le premier de ces risques, c'est que sa pièce est condamnée à ne pas durer. Aucune adaptation n'a jamais duré. A part celle de *la Dame aux Camélias*, mais dans ce cas l'auteur du roman devenait l'auteur de la pièce... L'adaptation au cinéma, passe encore ! Le cinéma a des ressemblances avec le roman ; il peut exprimer aussi exactement le sentiment du temps qui passe et qui est passé, une certaine épaisseur d'atmosphère ou une certaine lenteur : enfin, le mystère du blanc et noir célébré par l'écran est un peu celui de la page imprimée. Tandis qu'au théâtre... Au théâtre, on change de rêve, en entre dans l'actif, on déchire l'air, la poésie brusquement gesticule : c'est un autre monde — que le roman réputé le plus « vivant » n'aurait même pas songé à côtoyer. Et ceci tourne à l'évidence, à une évidence presque gênante, quand il s'agit d'un roman comme « les Hauts de Hurlevent », dont la grandeur est faite précisément d'une oppression continue, d'un étouffement intérieur. Quand le film nous a donné l'œuvre d'Emilie Brontë on a eu très peur. A quelle déception pouvaient-ils nous conduire, nous tous les rêveurs du monde entier, ces acteurs qui nous volaient nos masques les plus secrets, qui surtout osaient de les matérialiser ? Or, il y a eu miracle. Nous nous sommes aperçus que ni Merle Oberon, ni Laurence Olivier ne nous avaient volé quoi que ce fût : au contraire ils

étaient nos personnages comme, selon la phrase célèbre du roman, Cathie est Heathcliff. Mais il ne faut pas jouer trop souvent avec cette sorte de feu. Et le propre du miracle c'est qu'il ne se renouvelle pas. Je ne voudrais pas faire de peine à M^{lle} Jany Holt dont j'admire les dons et dont je respecte la conscience, mais il faut qu'elle sache qu'elle s'était lancée dans une entreprise impossible : elle n'avait aucune chance de retrouver en nous, une seconde fois, l'apparence de notre secrète Cathie. Il m'a semblé, en outre, qu'elle était un peu trop romantique — et pas assez possédée en profondeur, intense au delà des gestes et des mots, instinctive en somme. Tout son beau travail donne trop l'impression d'avoir été préparé.

M^{me} Marie-Louise Villiers est l'auteur de cette adaptation. Je ne dis pas que son travail soit mal fait. Au contraire. Il était ingrat : tirer l'essentiel d'un livre dont l'émotion réside par ailleurs dans l'étirement, n'est-ce pas... M^{me} Villiers a pris le parti, qui paraissait sage, de ne pas se perdre dans le détail, de cerner de près les lignes du drame. Mais, voilà, est-ce pour suivre strictement les frontières d'une histoire qu'Emilie Brontë écrivait, ou, à l'inverse, pour franchir cette frontière, s'égarer dans des contrées inconnues, découvrir, s'enivrer de l'aventure ?... Réduit au moule obligé de ses actes, le drame de Cathie et d'Heathcliff qui ont déjà en nous le dépassement, l'universalité des couples de légende — tourne à l'histoire banale. Ce qui attire Cathie si puissamment vers

Heathcliff, et au point que, vivante flétrie, dématée, elle n'aspire qu'à être une morte fidèle, un fantôme insistant, ce qui l'attire, ce n'est pas cette sauvagerie de théâtre qu'en une scène ou deux M. Georges Marchal essaye de nous démontrer, mais une sauvagerie qui vient de loin, que des pages et des pages de roman suffisent à peine à suggérer, que le paysage épouvantable et merveilleux de la lande, que le vent complice et désabusé ont enivrée au point de la changer, de l'embellir, de la hausser jusqu'au plus pur amour. Au théâtre, Cathie épouse l'élégant Linton, puis regrette ce mariage, ridiculise son mari devant Heathcliff et meurt. Excusez ce raccourci, pour un peu il paraîtrait injuste et moqueur. Pourtant, je ne me moque pas. J'essaye d'expliquer que ce qui manque à cette pièce, ce n'est pas la vitesse, mais justement les incidences, les temps morts. La vie tantôt languie, tantôt ardente que porte M^{lle} Jany Holt, la beauté brune de M. Georges Marchal, l'élégance de leurs camarades et le soin de la décoration n'arrivent point — et ce n'est pas de la faute des interprètes — à compenser un certain regret, qui est, avouons-le tout bas, celui de l'imperfection, du désordre, de la poussière : ces trois éléments sont ceux de l'œuvre d'Emilie Brontë. Ajoutez-y l'horreur réelle des éléments déchainés. Un orage machiné derrière les coulisses se fait moins entendre dans le fond de l'âme qu'un orage raconté. L'orage du théâtre Hébertot ne nous a pas convaincus.

René LAPORTE.

Quand on retrouve avec des yeux neufs les galeries de Paris

APRÈS ces cinq années d'absence, pendant lesquelles nous n'avons presque pas vu de peinture, il nous semble retrouver (en même temps que Paris) les galeries, les tableaux, les expositions, avec des yeux neufs. Chaque chose nous apparaît plus directement, sous son vrai jour, avec plus de fraîcheur ou plus de cruauté. Est-ce illusion ? Sommes-nous dupes de nous-mêmes ?

Ce sont néanmoins les questions que je me posais récemment en parcourant pour la première fois depuis cinq ans quelques galeries des deux rives — et que de galeries nouvelles ! On ne s'y reconnaît plus.

C'est ce que je me demandais aussi devant ces trente ou quarante toiles de Fernand Léger, exposées avenue de Messine (1), œuvres antérieures à 1940. Comme je revenais à la réalité ! On voudrait retrouver, là aussi, des souvenirs, l'époque héroïque du cubisme, tout ce que le nom de Léger nous rappelle, l'atmosphère fouguese de certains Indépendants d'autrefois. On doit convenir d'une déception.

Décidément ces géométries sont mornes et froides. Ces combinaisons de ligne, ces épures, ces échantillonnages de couleurs ne manquent pas d'une certaine harmonie décorative, lorsqu'on prend séparément chaque tableau. Mais lorsqu'on fait le tour de la cimaise, quelle monotonie !

Léger est resté désespérément égal à lui-même, sans le moindre besoin d'invention, avec ces mêmes machines, ces mêmes tuyaux de poêle, ces mêmes masques de plâtre, ce même roi de trèfle entre une palette et un carton plié, les mêmes éternels accessoires. Que tout cela est loin de la vie ! Ah ! certes le cubisme a connu plus de richesse avec Braque, plus de variété et d'invention avec Picasso. L'art de Léger est très dur, il l'est presque trop. Le danger n'est pas évité, qui est ici la sécheresse et l'ennui... on est bien forcé de le dire.

L'autre événement du jour est la rétrospective de Soutine (2), mort, dit-on, récemment.

Ici nous sommes aux antipodes de Léger. Ici c'est l'élément, c'est le torrent. Cette peinture est violente comme un cri. Ah ! celui-là était peintre ! On pourra penser ce qu'on voudra de cet art frénétique : Soutine ne pouvait pas ne pas peindre. On le sent poussé par un élan irrésistible.

Tout cela est peu cohérent. Mais on ne peut nier qu'une espèce de génie sauvage traverse ces toiles comme une tempête, secouant ces maisons fragiles, forçant et crispant ces visages, écartelant ces natures mortes, éclaboussant tout d'un feu démoniaque, ne laissant parfois que la cendre et la scorie.

Etrange sensibilité de Slave un peu délirant. On en garde une impression de malaise et d'hallucination. Comme Van Gogh ou comme Modigliani, Soutine a sa légende. C'est celle de la misère, de la révolte et du malheur, et on le sent parfois côtoyer la folie.

Certaines natures mortes et certains paysages sont d'une beauté singulière, comme illuminés d'un éclair dans l'orage. Je pense à ce bœuf écorché, à ces volailles pendues par le cou, à cette route entre les arbres, noyée dans un déluge de pluie et de boue, à ce canal lisse comme un miroir de fantômes.

Pour nous reposer les yeux et l'esprit, plaisir devenu si rare, nous irons voir l'exposition intitulée : « Quelques toiles, de Corot à Matisse » (3), organisée au profit du Cabaret des Troupes Alliées. Nous y verrons des Renoir, des Degas, des Gauguin, des Matisse, tous de grande qualité, un arlequin et un remarquable portrait de vieille femme par Picasso, deux très beaux portraits par Cézanne, un paysage d'Anvers par Van Gogh. Enfin et surtout deux admirables toiles : la *Barque* par Claude Monet, dont Aragon parle en termes émouvants dans sa préface au catalogue ; et ce chef-d'œuvre qui, à lui seul, vaudrait la visite de l'exposition, le portrait de Christine Nilsson, par Corot. Cette toile, pleine d'un charme secret et mélancolique, a cette sorte de beauté « céleste » dont parlait Stendhal quand il était ébloui et ne trouvait d'autre mot pour le dire.

Fernand PERDRIEL.

- (1) Galerie Louis Carré.
(2) Galerie de France.
(3) Galerie Martin Fabiani.

LE CINÉMA FRANÇAIS FACE A HOLLYWOOD

IL y eut, avant la présente guerre, quelques années où, mis à part les films soviétiques, le cinéma américain exerça une sorte de domination. L'Allemagne, après une période féconde, était tombée dans la médiocrité hitlérienne. L'Angleterre, malgré un gros effort, donnait peu de choses. La France, elle, produisait quelques chefs-d'œuvre, comme *l'Atalante*, *le Quai des Brumes*, *la Bête humaine*, *le Jour se lève*, *la Grande Illusion*, quelques autres encore et il est vrai qu'aujourd'hui, avec le recul du temps, ils apparaissent comme le magnifique témoignage poétique d'une époque et d'un pays. Mais ils semblaient alors noyés dans une masse de films imbéciles où Fernand perdait son talent et où Milton ne trouvait pas le sien. *La Porte du large* se fermait sur Marcel Lherbier. MM. Hugon, Caron, Joannon et leurs confrères envahissaient les écrans comme un tel chiendent qu'on se détournait instinctivement d'un si triste spectacle et alors surgissaient dans toute leur splendeur les grands films américains.

C'étaient des œuvres émouvantes et dures, comme *la Patrouille perdue*, *J'ai le droit de vivre* ou *la Rue sans issue*... C'étaient, dans le style de *New-York-Miami*, des comédies brillantes où l'humour fusait dans un rythme incessant... C'était une série de « burlesques », où follement les frères Marx nous délivraient des pièges de la raison... C'étaient des danses merveilleuses où Fred Astaire enlaçait comme dans un rêve la blonde Ginger Rogers qui était si belle... C'étaient, dans *la Vieille Fille*, par exemple, avec Bette Davis, les études psychologiques à la fois les plus fines et les plus fortes... C'étaient des bagarres de gangsters où, à travers le crépitement des mitraillettes, s'élevait une critique sociale intelligente et violente... C'étaient, dans les réalisations lumineuses de Capra, d'admirables scènes d'amour où l'émotion la plus pure se teintait d'une fantaisie souriante... Et dans ce flot de films extraordinaires, l'on ne savait plus s'il fallait admirer leur nombre ou leur étonnante diversité.

Et puis, pendant quatre ans, nous avons été privés de la production d'Hollywood.

Alors, pour saluer sans doute la libération de la France, les Américains nous ont envoyé, entre un paquet de cigarettes blondes et une boîte de corned-pork, un film languissant et lamentable où ils avaient fait tourner notre plus grand acteur, Jean Gabin, transformé par leurs soins en vieille coquette aux cheveux ondulés. Ils y ont joint quelques échantillons de bobines où une *Femme de trop* rivalisait de médiocrité avec un petit Edison déguisé en Mickey Rooney. Ainsi, comme en quelques autres domaines, notre impatience a connu quelques déceptions. Des raisons d'exploitation commerciale ont évidemment présidé à ce choix désobligeant... et nous ne saurions que nous incliner devant une nécessité si puissante...

Il est vrai que, depuis, nous avons commencé à recevoir des compensations sous la forme de trois ou quatre bons films. Cependant le meilleur que les Américains nous aient envoyé jusqu'à présent est encore l'un de ceux que René Clair est allé faire « en Hollywood ». Autant dire un prêt pour un rendu, — et sur ce point d'ailleurs nous n'y perdons pas, car cette excellente sorcellerie est à la fois « très René Clair » et très américaine. Mais si l'on excepte *Ma femme est une sorcière*, *le Défunt récalcitrant* et *la Dame du vendredi*, il est vraiment difficile de se faire une idée de la pro-

duction d'Hollywood depuis quatre ans d'après ce que nous en voyons.

On nous dit que le cinéma américain vit un peu sur son passé et qu'il y a là-bas très peu de bons films pour beaucoup de mauvais. Nous ne nous en réjouissons pas. Et puis nous attendons la suite.

Ce qui importe plus, c'est de savoir que nous n'allons pas nous trouver devant une technique entièrement renouvelée, comme le bruit en avait couru. Le cinéma français a donc les moyens de courir sa chance.

Le cinéma français, d'ailleurs, s'est fort bien tenu durant son isolement. A vrai dire, si l'on excepte *le Corbeau*, où Clouzot s'est montré un maître de la mise en scène, il n'a guère produit de chefs-d'œuvre comparables aux grands « classiques ». Il a même provoqué des enthousiasmes fort contestables autour d'une artificieuse légende en simili, *l'Eternel Retour*, qui ressemble à *Tristan et Yseult* à peu près comme un salon de coiffure à un château de la Loire. Mais on trouve répandues dans une série de films intéressants des qualités très attachantes dont il s'agit de tirer parti.

Le très joli scénario de Chavance pour *la Nuit fantastique*, les habiles réalisations de Grémillon dans deux films fort différents, *Lumière d'été* et *le Ciel est à nous*, la mise en scène forte et directe de Jacques Becker dans *Goupi Mains-Rouges*, l'humour sensible des frères Prévert dans *Adieu, Léonard...* ; les qualités d'opérateur révélées par Agostini dans *les Anges du péché*, ce qu'il y a de bon dans *les Visiteurs du soir*, le charme un peu frelaté mais très réel des films d'Autant-Lara sur des scénarios d'Aurenche, tout cela et bien d'autres choses prouvent qu'il y a dans les diverses branches de la profession des hommes d'un talent certain. Il faudrait seulement les faire travailler ensemble, au lieu de les disperser.

C'est en formant de telles équipes que le cinéma français, digne de Georges Méliès, pourra, sur le plan artistique, rivaliser avec Hollywood, même si, comme il faut l'espérer, les Américains retrouvent leur veine d'avant la guerre.

Jean ROUGEUL.

SERVICE IMMOBILIER DU "MONDE ILLUSTRÉ"

LE MONDE ILLUSTRÉ a créé un service immobilier destiné à faciliter à ses lecteurs et abonnés les achats et ventes de propriétés de rapport et d'agrément, d'immeubles, de terrains et toutes opérations immobilières en général. De plus, le service immobilier du journal se tient à la disposition de ses abonnés et lecteurs pour leur fournir tous renseignements concernant les lois actuellement en vigueur sur les propriétés. Nos lecteurs pourront adresser leurs ordres et demandes de renseignements pour insertions concernant cette rubrique au Directeur du service de la publicité immobilière du MONDE ILLUSTRÉ, 69, quai d'Orsay, Paris.

BOUL. COURCELLES (En Société) Grand HOTEL PARTICULIER, LIBRE, conven. à t^s usages (habit., sièg. soc., banques, administr. publ., cliniq., etc.), possibl. de surélév. à toute hauteur. **A. HERBERT**, 19, rue de Téhéran, Paris.

PRÈS MÉTRO ET GARE LOCAUX LIBRES pour bur., artis. ou p^{te} industrie 600 m² utilisables. **A. HERBERT**, 19, r. de Téhéran, Paris

NOS MOTS CROISÉS, par Max FAVALELLI

PROBLÈME N° 1

HORIZONTALEMENT. I. Garnitures pour manchettes. — Indispensable pour sortir l'auto du garage. — II. Que c'est beau ! — Passé déjà ancien. — III. Gros producteur de grains. — Orne le sommet du bouquet. — IV. A voix au chapitre. — Possessif. — V. Ni trop verte ni trop crue. — Se casse à l'arrivée. — VI. Usurpa une parure. — Une lectrice qui aurait très bien pu avoir des favoris. — VII. Ouverture dans un vaisseau. — En nacre. — VIII. Tente. — Son homme a du bon sens. — IX. Toujours bissé. — Pronom. — Début d'un souhait. — X. Doit épargner l'œil. — Facilitent les écarts. — XI. Pronom. — Reçoivent souvent un coup de bâton. — Saint. — XII. Doivent par euphonie leur nom à la lettre qu'ils évoquent. — Un ancêtre y prit la tête dans une randonnée fameuse. — Résultat d'un demi-tour.

VERTICALEMENT. 1. Entre le rire et les larmes. — Canne en plusieurs morceaux. — 2. Fichu s'il est petit. — Sont devenus annamites. — 3. S'adressa au Seigneur dans une langue plutôt verte. — 4. Ceux qui y entrent doivent y laisser toute espérance. — Montre les dents. — 5. Demi-sommeil. — Pas commodes à saisir. — 6. Orna la cellule de Pellisson. — N'implique pas de longs transports. — 7. Peut être dissimulé par une plate-bande. — En crue. — 8. Est tout prêt à se réfugier dans un certain maquis. — Bien difficile à faire avec un apathique. — 9. Sur le calendrier. — Ses partisans n'étaient même pas des affranchis. — 10. Invite familière. — Sert dans l'auxiliaire. — 11. Eut un bijou à l'œil. — Se complait dans les vieux choux. — 12. Acte que l'on ne peut confier à un tiers. — Fouillé s'il a bonne mine.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
I												
II												
III												
IV												
V												
VI												
VII												
VIII												
IX												
X												
XI												
XII												

LE MONDE ILLUSTRÉ

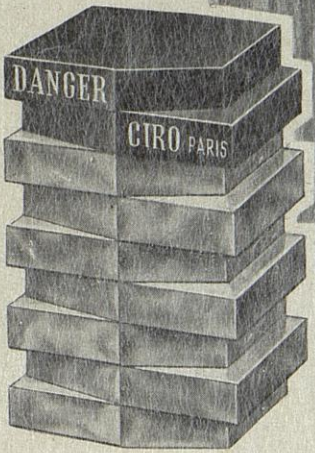
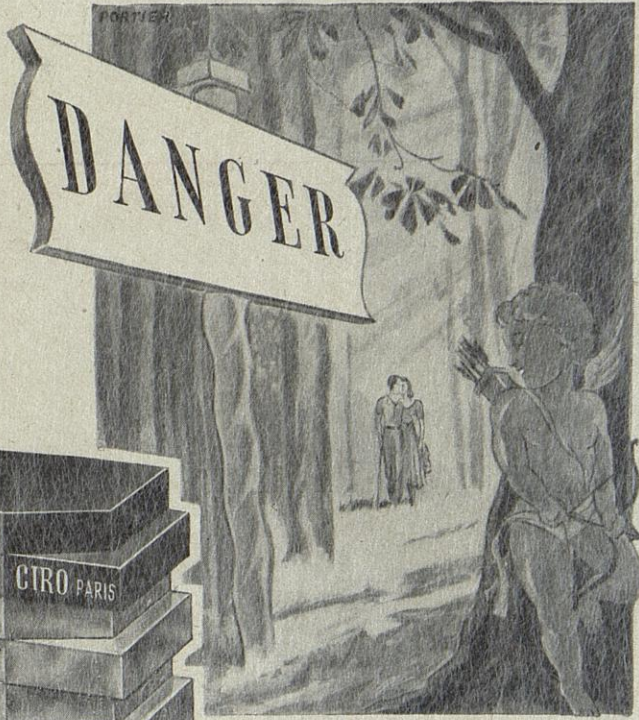
HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE JEUDI

DIRECTEUR GÉNÉRAL : **Louis FAURAN**
RÉDACTION -- VENTE -- ABONNEMENTS
69, Quai d'Orsay — Téléphone : Invalides 19-44 - 67-48
Abonnements : 6 mois : 700 frs -- 3 mois : 370 frs

PUBLICITÉ -- AGENCE ARCHAT
PARIS : 12, rue d'Anjou - Téléphone : Anjou 04-80
LYON : 7, place Antonin-Poncet - Tél. : Franklin 55-25
Compte Chèques Postaux-Paris : 4-116-52



Pub. Ch. LEMONNIER



Et dans ce sous-bois l'atmosphère
Pour me perdre, a su mélanger
Votre senteur à vous, légère,
Avec le chaud Parfum DANGER

PARFUMS

CIRO

PARIS

4 PLACE VENDÔME

Ch. Lemonnier 386

La colle...

PAPIERS . CARTONS
ETOFFES . PHOTOS

ADHÉSINE
la colle blanche parfumée

SOLIDE
PROPRE
ECONOMIQUE

Fabrication
Corector

EN VENTE
PARTOUT

UNIS-FRANCE

COGNAC FINE CHAMPAGNE
ROUYER GUILLET
COGNAC

COGNAC
ROUYER

MAISON FONDÉE EN 1801



*Non, Non, Non,
je n'en veux pas d'autre
je veux une
Scandale*